



Lettres québécoises Page D 3  
Le feuilleton Page D 5  
Essais québécois Page D 7



Peter Krausz Page D 11  
Formes Page D 12

Jacques Godbout

## La cohérence de l'œuvre

Toujours en pratiquant l'art de ne pas se prendre au sérieux, l'auteur de *Salut Galarneau* revient, avec *Opération Rimbaud*, sur les lieux et le temps de ses débuts.

ROBERT CHARTRAND

Dans nombre de ses films et de ses livres, Jacques Godbout se révèle un observateur souriant de ses semblables, qui aborde certains sujets parfois graves sans se départir de son sourire en coin. Cette légèreté dans le ton, qui appartient à la tradition anglo-saxonne, serait selon lui un trait québécois. «*La-dessus notamment, nous sommes des Britanniques d'expression française; nous avons des rapports avec l'humour beaucoup plus simples que nos cousins de l'Hexagone.*»

Godbout, lui, pratique avec une belle constance l'art de ne pas se prendre au sérieux. «*On m'a demandé récemment: les livres que vous écrivez, est-ce de la littérature? J'ai répondu oui. Vous savez, le respect qu'on avait pour la littérature quand j'étais étudiant, qui nous faisait entrer dans les livres de Malraux ou de Gide comme dans un domaine sacré, ça ne colle plus. Il n'empêche que chacun des romans qui paraît aujourd'hui est de la littérature, mais sans le "L" majuscule d'autrefois. Il y a bien encore des écrivains — surtout des poètes — qui sacralisent la littérature, mais ils appartiennent à un autre monde.*»

*Opération Rimbaud* se veut un roman d'aventures auquel Godbout a travaillé en s'amusant, comme en témoignent certains jeux de mots qui paraissent un peu faciles («*papa était une mer de savoir, maman un repère de sécurité*», «*des caches disponibles, le cash disponible*»), mais c'est également un certain regard sur une époque bien précise. Toute l'action se déroule sur quelques mois, en 1967. «*À ce moment très précis, tout était en train de changer, ici comme partout ailleurs en Occident: les rapports entre hommes et femmes, les mœurs, la perception de l'autorité.*»

### Jésuite agnostique

Le personnage principal et narrateur du roman, Michel Larochelle, incarne bien les contradictions du moment. Agnostique, il s'est fait jésuite pour courir le monde et jouer les redresseurs de torts comme les héros des romans qu'il a lus, tout en ayant son avenir assuré. «*J'en ai rencontré un bon nombre à l'époque, aussi bien en Afrique qu'ici, qui pensaient comme lui. Larochelle est un bon petit soldat qui obéit aux ordres — n'oublions pas qu'Ignace de Loyola, le fondateur de la compagnie, était lui-même un militaire —; il a foi dans son armée, mais il va la perdre lorsqu'il se rendra compte*

VOIR PAGE D 2: GODBOUT

# LIVRES

## AKI SHIMAZAKI

# SIMPLICITÉ

Cette auteure d'origine japonaise arrive avec *Tsubaki*, un premier roman en français publié chez Leméac/Actes Sud. L'intrigue est située à Nagasaki, l'influence littéraire est hongroise. Quant à Aki Shimazaki, elle est peu ou prou une enfant du village global, ayant adopté Montréal, voix issue de la mosaïque contemporaine d'influences.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Aki Shimazaki est une frêle dame souriante et mystérieuse qui vous reçoit chez elle entre chat et livres. C'est ici qu'elle enseigne le japonais à des Québécois, des Européens, des personnes qui s'en vont vivre à Tokyo ou ailleurs et qui veulent décrypter cette langue difficile. Elle vous parle du bouddhisme zen, du Japon de son enfance, de la langue française, objet de son coup de foudre en 1991 dès son arrivée à Montréal. Même qu'elle s'était dit alors: «*Un jour, j'écrirai en cette langue. Je le jure.*» Et ses yeux brillent quand elle en parle. Mission accomplie! *Tsubaki*, son roman, sort tout chaud des presses de Leméac, coédité par Actes Sud et dans la langue de Racine, s'il vous plaît.

À écouter son français un peu hésitant, on se dit qu'il y a du miracle derrière cette langue rédigée sans être maîtrisée complètement, mais à coups d'acharnement et de dictionnaires, défrichant son terrain pouce par pouce, récrivant le texte cinq fois.


Avec son intrigue campée dans le Japon de la guerre, à Nagasaki, plus précisément à l'ombre du champignon atomique, *Tsubaki* est comme une fleur hybride, en français donc mais si nippon par l'esprit, par la concision du style. Sa prose est un écho à sa philosophie bouddhiste.

### Le Grand Cahier.

Mais quand vous interrogez l'auteure sur ses sources littéraires, au lieu de vous citer Kawabata ou Akutagawa, elle demande: Agota Kristof, vous connaissez? C'est cette romancière hongroise qui l'a vraiment influencée, et non les auteurs japonais. Elle prise son style incisif, dénudé, zen en un mot. À l'heure où Aki suivait ses cours de français, un professeur lui a conseillé de lire *Le Grand Cahier*. Elle l'a lu, relu, jusqu'à s'en imprégner. Et voilà!

VOIR PAGE D 2: SHIMAZAKI

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

 <b>Roland Arpin</b>	 <b>Chantal Bouchard</b>	 <b>Bartha Maria Knoppers</b>	 <b>Zaki Laïdi</b>	 <b>André Patry</b>
La fonction politique des musées	On n'emprunte qu'aux riches <small>La valeur sociolinguistique et symbolique des emprunts</small>	Le génome humain: patrimoine commun de l'Humanité?	La tyrannie de l'urgence	Considérations sur le langage

**Les grandes Conférences**  
Cette collection invite à la « barre des témoins » ceux qui, par leur travail et leur expérience, peuvent faire saisir les enjeux de la société d'aujourd'hui.  
48 PAGES - 5,95 \$ CH.  
FIDES • MUSÉE DE LA CIVILISATION

**DES LIVRES ET DES IDÉES**

# LIVRES

## GODBOUT

Roman d'aventures, Opération Rimbaud est également un pied de nez aux grandes communautés religieuses

SUITE DE LA PAGE D 1

qu'on le manipule. C'est, si l'on veut, un idéaliste relatif: il sait tirer son épingle du jeu et il n'aime pas être floué. Il a eu des parents qui ressemblent, mais en moins noir, à ceux de Rimbaud.

C'est aussi un mémorialiste qui, en attendant le dénouement de son aventure, en retrace les étapes par écrit. Ne ressemble-t-il pas, à cet égard, au fameux François Galarneau que Godbout avait créé en 1967, précisément? «Larochelle pourrait être son frère aîné, encore qu'il soit dans un autre champ d'action autrement plus vaste. Et il est bien moins naïf: Galarneau, lui, croyait que le monde ressemblait à l'idée qu'il s'en était faite...»

Opération Rimbaud est un nom de code, celui de la mission (le mot est à entendre dans tous ses sens) que l'on confie à Larochelle et qui le conduira en Éthiopie, là où le poète aux semelles de vent, incarnation suprême de la révolte «véritable», séjourna longuement après s'être détourné de la poésie. Godbout lui-même connaît le pays: il y a enseigné dans les années 50.

Jouant les Moïse malgré lui, Larochelle doit faire sortir d'Éthiopie les Tables de la Loi qui, selon la tradition, auraient été dérobées dans le temple de Jérusalem par Ménélik, le fils du roi Salomon et de la reine de Saba. C'est leur descendant direct, l'empereur Haïlé Sélassié — qui régna effectivement sur le pays jusqu'en 1974 —, qui confie la mission à Larochelle.

Roman d'aventures, portrait ironique d'une époque charnière, Opération Rimbaud est également un pied de nez aux grandes communautés religieuses, et plus particulièrement aux jésuites, dont Jacques Godbout a été l'élève. «C'est une

congrégation dont les bons pères, fort compétents intellectuellement, ont toujours été très proches du pouvoir, étant donné qu'ils éduquaient les futures élites. D'où les occasions de s'adonner à divers trafics, de devises notamment. Je ne dis pas qu'ils sont malhonnêtes, mais on imagine facilement que la communauté ait pu servir de couverture. Les jésuites avaient une mission spirituelle, mais ils vivaient dans le monde, dans tous les sens du terme.»

### Mœurs et pulsions

Le «père» Larochelle, lui, y est tout à fait. Il ne réprime pas ses pulsions — on est homme, que diable! —, mais ses rapports avec les femmes ressemblent à des rendez-vous ratés. «Les mœurs étaient en train de changer en 1967. Les femmes voulaient être les égales des hommes, mais plusieurs, comme un de mes personnages, ne savaient pas encore tout à fait comment faire avec leurs égaux. Et puis, à l'époque comme aujourd'hui, l'amour ou le désir, qui sont de l'ordre du privé, se coordonnaient difficilement avec le public, c'est-à-dire les ambitions, la carrière. On ne peut pas vivre en amalgamant les deux. Il n'y a qu'à voir Bill Clinton...»

Mais le héros d'Opération Rimbaud est surtout tiraillé entre deux appétits contradictoires, récurrents dans l'œuvre de Godbout: celui de l'aventure dans le vaste monde et celui de la retraite. «Oui, c'est un aller-retour continu. Mais au delà de ce mouvement, je me suis rendu compte récemment que mes romans étaient autant d'étapes d'un vaste parcours d'ensemble: de L'Aquarium jusqu'aux Têtes à Papineau, mes personnages circulaient dans des espaces plutôt familiers, à la recherche de leur identité; depuis, je les fais se promener dans le monde, comme si, sachant qui ils sont, ils peuvent repartir où bon leur semble.» Et Jacques Godbout d'ajouter en souriant: «Oui, décidément, je suis très content

de la cohérence de mon œuvre!» Il est en revanche tout surpris de constater qu'à une année près, son héros a le même âge que lui: tous deux avaient trente-cinq ans en 1967: «Tiens, je l'aurais cru plus jeune...» Michel Larochelle est-il plus naïf que ne l'était son auteur à la même époque? Quoi qu'il en soit, Godbout a vécu cette époque et les suivantes à sa façon: en y intervenant, tout en poursuivant sa propre route. Il s'improvise, s'engage parfois, mais ne s'agrippe pas: s'il faut passer à un autre climat, il le fait sans états d'âme. «Quoi faire d'autre? La vie est une suite de rencontres, de métamorphoses qu'il faut vivre le mieux possible sans en souffrir. Mon frère Claude, qui est cinéaste, avait fait un film sur moi, qu'il avait intitulé fort justement Le Présent singulier. Cela caractérise, je crois, mon œuvre. Je m'intéresse à tout ce qui se pense, se fait — il y eut même une époque où j'avais l'impression de pouvoir tout suivre — et qui me donne le goût de vivre. De «vécrire» — on y revient toujours. Mais le présent bouge: il ne me laisse pas le choix. Oh, bien sûr, je peux déplorer des horreurs, comme ces autoroutes qui défigurent un quartier ou un paysage, un quartier. Mais je ne vais pas en faire un drame.»

Et de se rappeler ces propos de l'actrice française Michèle Morgan, rencontrée lors d'un festival du film en République tchèque. C'était en 1996. Pour meubler la conversation pendant un trajet en taxi, ils avaient parlé de tout et de rien, et notamment du bonheur, qu'elle avait défini ainsi: «Le bonheur, c'est d'avoir une bonne santé et une mauvaise mémoire.» Godbout, qui n'est pas amnésique pour autant, acquiesce. «Je ne suis pas de ceux qui rêvent de se venger d'un échec, ou qui sont obsédés par le désir de se reprendre. Le ressentiment n'est sûrement pas bon pour le foie.» Le sien, selon toute apparence, est en excellent état.



Jacques Godbout

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

**LIVRES ANCIENS ET MODERNES**  
• Achat • Vente • Expertise

**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**  
4075, rue St-Denis (angle Duluth)  
Achats à domicile  
(514) 288-5567

MARGUERITE MAILLET,  
LES TROIS POMMES D'OR  
Conte traditionnel acadien,  
à partir de 6 ans  
6,95 \$  
Bouton d'or Acadie

les trois pommes d'or

Chaque année ce pommier produisait trois pommes d'or... une fois qu'elles étaient mûres, ces pommes étaient volées...

Regroupement des éditeurs canadiens-français

### OPÉRATION RIMBAUD

Jacques Godbout  
Boréal, Montréal, 1999, 154 pages

**DÉBAT**

**Québec-France: regards sur un éternel malentendu**

À l'occasion du lancement du numéro 2 de la revue ARGUMENT, la librairie Olivieri vous invite à un débat:  
Québec-France: regards sur un éternel malentendu

Participants: Véronique DASSAS Animateur: Daniel Tanguay  
Yvan LAMONDE  
Michel MORIN

Vendredi 2 avril à 19 h

**Olivieri**  
librairie-bistro  
5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges  
Notre bistro est ouvert tous les jours à partir de 11 heures

## SHIMAZAKI

L'auteure a découvert le français à Montréal en 1991

SUITE DE LA PAGE D 1

Comme Ying Chen, comme Dany Laferrière, comme tant d'autres auteurs ici, Aki Shimazaki est une enfant du village global. Elle appartient à cette mouvance d'écrivains québécois venus d'ailleurs, porteurs d'un imaginaire nourri à des sources lointaines qui se déversent ici et enrichissent le nôtre. Sauf qu'elle est toute nouvelle dans le paysage littéraire et affirme ne pas avoir rencontré un seul écrivain d'ici.

Elle a émigré en 1981 à Vancouver à l'âge de 26 ans, y a habité cinq ans. Après une transition par Toronto, Aki a adopté Montréal comme sa vraie terre d'accueil. Le côté latin, ouvert des gens l'a séduite. Pas question pour elle de vivre en vase clos dans la communauté japonaise. Ex-étudiante en littérature, elle joue de la flûte, enseigne, voyage entre les arts, les cultures.

À sa feuille de route, une novella en japonais publiée en feuilleton dans le *Nikka Times*, journal nippon torontois. Mais son éditeur lui fit remarquer qu'il y avait trop de sentiments. Remarque qu'elle trouva fort juste. «Les émotions doivent naître dans la tête du lecteur, sans qu'on cherche à les lui imposer», s'est dit la romancière.

Tsubaki aura donc, en réaction, un style minimaliste. «Simplicité, simplicité, répète la romancière, c'est ce qui m'a guidée.» Elle croit au destin tracé d'avance devant lequel l'individu doit s'incliner, comme elle croit que tout geste a des répercussions ailleurs dans le grand tout.

Aki ne connaissait pas l'anglais avant de débarquer à Vancouver. Le français, elle l'a découvert en 1991, à son arrivée à Montréal: une dizaine de mois à plancher, puis vint la perfection-

nement acquis au jour le jour, à travers les lectures, les recherches.

### Nagasaki

Dans le roman, il est question, à Nagasaki, d'un père qui mène une double vie, qui a un fils de sa maîtresse et une fille légitime, lesquels tomberont amoureux sans connaître la vérité. La fille tuera le père, la bombe explosera, et le remords hantera la dame qui, après sa mort, léguera par lettre la vérité à sa propre fille.

«Quand j'étais petite, dans ma campagne japonaise, mes parents parlaient très peu de la bombe. Vous savez, le Japon est un pays où il y a plusieurs catastrophes naturelles, les tornades par exemple. Des régions sont détruites, et on reconstruit sur leurs ruines sans trop en parler. Cela dit, il subsistait la vieille mentalité qu'il fallait mourir pour l'empereur. Après mon arrivée au Canada, j'ai vu cette société avec un recul. C'est ce nouveau regard qui filtre dans mon livre.»

La guerre et ses bombes l'ont récupérée au fil de ses lectures. Pourquoi Nagasaki? «Parce que toute une communauté chrétienne y était installée et qu'il m'apparaissait ironique que des chrétiens y aient largué une bombe sur d'autres chrétiens. Parce que la mort avait une autre connotation en temps de guerre; mon héroïne pouvait alors tuer son père avec plus de facilité. Cela dit, on ne tue pas impunément. Pour nous, bouddhistes, on ne peut pas plus échapper à son destin qu'aux conséquences de ses actes.»

Autobiographique, son histoire? «Mon père est le plus gentil et fut le plus fidèle des hommes, répond Aki Shimazaki. Je n'ai pas voulu brosser le portrait de l'homme japonais, mais montrer un caractère universel», précise-t-elle. Tsubaki devrait être le premier volet d'une



Aki Shimazaki

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

trilogie. Deux autres romans suivront, qui ne seront pas des suites mais des éclairages sur d'autres membres de la même famille.

La rédaction de Tsubaki fut commencée il y a deux ans, puis un professeur de français l'a aidée à corriger les coquilles, avant de lui conseiller de frapper à la porte de Leméac. Une semaine plus tard, la maison d'édition acceptait de le publier. Alors tout s'est enchaîné très vite: Actes Sud coéditaient pour la France. À Toronto, Talon Books prit les droits de traduction avec diffusion au Canada, aux États-Unis, en Angleterre. Un parcours sans faute! Elle se pince encore pour y croire.

### TSUBAKI

Aki Shimazaki  
Leméac/Actes Sud, coll. «Un endroit où aller», Montréal/Arles  
1999, 121 pages

## POÉSIE

### L'enracinement de la foi

Recherches sur le langage et vision chrétienne

#### DAVID CANTIN

En lisant les derniers recueils de Jacques Gauthier et de Richard Foisy, on constate à quel point ces œuvres sont imprégnées d'une véritable inspiration religieuse. À l'image d'une symbiose directe avec le monde, ces regards se précisent dans un étonnement qui éclaire une expérience vivante de la foi chrétienne. Loin d'être réducteur, ce trait souligne l'essence même des fondations que ces voix détiennent, à travers la part spirituelle du langage. Mais aussi, comment l'expérience humaine et poétique se transforme dans la lumière silencieuse de l'attente.

#### L'EMPREINTE D'UN VISAGE

Jacques Gauthier  
Éditions du Noroît, Montréal, 1999,  
79 pages

Récipiendaire en 1997 du prix de l'Alliance française d'Ottawa-Hull pour *Ce jour qui me précède* (Le Noroît), Jacques Gauthier revient à une prose poétique des plus denses dans *L'Empreinte d'un visage*. S'inspirant du carnet littéraire, ces poèmes se divisent en cinq suites où l'on passe de l'abandon au désir de l'autre, pour mieux entendre une solitude contemplative. Tel un cheminement intérieur, l'acte de présence quoti-

dienne ne demande qu'à intensifier le sens fécond des choses. Une fenêtre s'ouvre sur l'extérieur afin de mieux comprendre le passage du temps ainsi que l'absence qu'il génère. Pour Gauthier, ce trajet dans l'immobilité du corps devient une éloge de l'âme qui éclaire la présence de l'ange, du Christ et de Dieu. Désormais, cet itinéraire révèle le chemin emprunté par un amour aussi grandissant qu'abyssal.

#### Patience

Il y a dans ces proses une patience de l'émerveillement où s'énumère le désordre naturel du visible que l'invisible annonce. Cette empreinte que suggère le titre devient donc le signe d'un espoir, d'une inspiration que la poésie achève dans son horizon d'ouverture: «La pénombre me transmet le vertige jusqu'aux cernes de l'ivresse. Elle se déplace dans la foulée d'une lucarne. L'errance se mire dans mes prunelles. L'énigme travaille en secret dans la traversée du poème noué à ma vie. L'invisible fit relance la parole du Christ, l'écho des lentes lueurs nocturnes. Il fait si froid au bout de mes terres désolées, comme si la peste avait tari les fontaines. Mais la flamme vacillante du vin éclaire le vent assassin sur l'homme des douleurs.»

Ces impressions de vie et de voyages forment un livre très personnel qui n'a pas peur d'interroger le risque ainsi que l'engagement de la foi. Dans sa démarche éthique, il suit un fil des plus délicats. Toutefois, *L'Empreinte d'un visage* de Jacques Gauthier demeure un recueil fragile que l'inquiétude sereine marque de son sceau distinctif.

#### LE PROPRE DU TEMPS

Richard Foisy  
Le temps volé éditeur, coll. «à l'escole de l'écriture»  
Montréal, 1998, 97 pages

*Le Propre du temps* de Richard Foisy s'imprègne de la patience de l'artisan. Paru de manière discrète et confidentielle, il est plutôt rare qu'un premier recueil m'attire à ce point. On sent déjà un lieu en éclosion, une nature complexe où réapparaît, sans cesse, l'ombre du mont Royal. Accompagné de quatre illustrations de Réjeanne Lizotte, ce livre observe le pèlerinage secret qui s'élève de chaque jour. Il ne faut que quelques vers, ou encore une image, pour sentir cette beauté alchimique qu'annonce la naissance perpétuelle du monde. On devine ainsi le sens profond auquel renvoient l'arbre, l'oiseau, le pollen, l'ange et le bourgeon. Spontanément, ces poèmes transmettent une source ainsi qu'une inspiration qui se rattache à une certaine leur biblique. Le ton évite l'impasse de la grandiloquence ou du pastiche. Il y a plutôt une exigence de l'attention: «Sans laisser sa transparence / Ni troubler l'eau de son chant, / l'oiseau roule son grelot / Comme Sisyphe sa pierre. / Le temps que le soir / Éponge dans l'herbe / les frasques laissées / La par le soleil, / Et la nuit opère / Tandis que l'étoile / Au bord du ciel vide / Flamboie sur le monde.»

On reconnaît dans l'art poétique de Foisy la distance et la réponse du mystère. Enfin, pour reprendre les mots de Rilke que cite Jacques Gauthier, «tout s'écarte, un grand calme se fait, et l'inconnaissable se dresse, silencieux» grâce à ces poètes.

### Étatisme et déclin du Québec

Bilan de la Révolution tranquille  
Jean-Luc Migué

Voici une analyse décapante de la Révolution tranquille, pivot autour duquel gravite l'interprétation reçue de l'histoire du Québec. Avant, c'était la grande noirceur; après, la modernité libératrice et le progrès triomphant. L'observation des faits contraint pourtant à peindre un tout autre tableau. Si la Révolution tranquille a marqué chez nous un tournant de l'évolution économique et sociale, ce fut un tournant pour le pire qui a signalé le début d'un élargissement progressif de l'écart entre la croissance de l'Ontario, du Canada et des États-Unis, d'une part, et celle du Québec, de l'autre.

252 pages / 24,95 \$

C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128  
courriel: varia@microtec.net  
Internet: www.varia.com

**Les Éditions Varia**  
Diffusion: Prologue

**20<sup>e</sup> Salon du livre de l'Outaouais... du 24 au 28 mars 1999, au Palais des congrès de Hull**

**Lire aux éclats**

ADULTES : 6 \$ ENFANTS : GRATUIT (12 ans et moins)  
ADOLESCENTS : 3 \$ GRATUIT POUR LES 20 ANS

Remise de coupons-rabais d'une valeur équivalente à votre prix d'admission valides au Salon ou chez les librairies participantes de l'Outaouais jusqu'au 30 avril 1999 (détails à l'entrée).

Venez aussi voir le Café Internet «Plus vite, plus l'un!» sur modem câble de vidéotron (Laurentien) Itée

Vidéotron (Laurentien) Itée

Sopac, LeDroit 907, Télévision Gatineau, 1140, Peronne, Peronne par le Canal populaire St-Joseph de Hull

## LIVRES

LÉTTRES QUÉBÉCOISES

## Le talent caché d'un nouvelliste

## LE GRAND RESPIR

Alain Roy  
Boréal, Montréal, 1999, 207 pages

Lors de sa parution en 1990, le premier recueil de nouvelles d'Alain Roy, *Quoi mettre dans sa valise?*, avait été commenté favorablement par la critique, comme en témoignent les extraits des journaux, cités dans le communiqué qui accompagne *Le Grand Respir*. Guy Ferland, dans *Le Devoir*, se disait agréablement surpris «par le ton sobre et le style minimaliste de la narration», alors que Gilles Marcotte parlait d'une «écriture éminemment efficace», d'un recueil qui avait «de l'étoffe». *Quoi mettre dans sa valise?* est en effet un livre tout à fait réussi. Chaque nouvelle capte des instantanés de l'existence de jeunes gens, le plus souvent des couples: ils vivent joliment une complicité ou affrontent des tracasseries, des ruptures avec une résignation amusée. Il y a dans ce recueil des dizaines de petits riens relatés dans une langue familière, directe, où se devinent des rêves, des peurs — bref, du sens — tapis dans les menus faits de l'anecdote.



Robert Chartrand

Un deuxième livre avec les faiblesses qu'on trouve souvent dans une première œuvre

*Quoi mettre dans sa valise?* était le résultat d'un travail de recherche universitaire, parti d'un mémoire de maîtrise en création littéraire qui, sauf erreur, comporte deux volets: une réflexion-recherche sur une question théorique et une œuvre de fiction qui se veut la mise en application, l'illustration de ladite réflexion. Certains partisans d'un spontanéisme absolu de la création voient dans cette pratique assez répandue depuis quelques années — il existe aussi des doctorats du même type — une façon commode d'obtenir un diplôme supérieur ou soupçonnent les universités d'attirer ainsi des candidats qui, s'estimant plus artistes qu'intellectuels, préfèrent «faire de la littérature» au lieu d'étudier celle qui existe déjà. Quoi qu'il en soit, peu importe aux lecteurs que ce premier recueil d'Alain Roy ait été, au départ, la mise en pratique d'une réflexion sur l'écriture minimaliste puisque rien, dans ce livre, ne sent la recette.

Depuis, Roy a fait une thèse de doctorat sur l'œuvre de Guy de Maupassant et il a écrit de nombreux textes dans la revue *Liberté*, où il a été du comité de rédaction de 1993 à 1998 tout en travaillant sans doute au recueil qui vient de paraître. On ne dit pas s'il a écrit celui-ci à temps perdu, pour le simple plaisir, ou dans quelque «cadre» établi, les qualités sympathiques du premier recueil.

## Respir (sic)

Joli titre que celui-là, qui laisse entrevoir des souffles divers, des soupirs, voire des répit. On souhai-



Alain Roy

MARIE-ANNE LETARTE

terait qu'il y ait là, peut-être, tout un monde ou à tout le moins une écriture aussi sympathique que celle du précédent recueil. Mais *Le Grand Respir* a curieusement les faiblesses qu'on trouve souvent dans une première œuvre, comme s'il avait été écrit avant *Quoi mettre dans sa valise?*.

Voici encore, dans chacun des douze nouvelles, des personnages de jeunes gens. Certains ont des lettres, comme ce couple dans *Les Champions du jeûne*; le titre reprend, sauf pour le pluriel, celui d'un conte que Kafka avait fait paraître dans *La Colonie pénitentiaire*. Mais dans le récit de Roy, il ne reste rien de l'exploit insolite du personnage d'origine, sorte d'ascète de la privation qui poursuivait comme une mission sa propre abolition. Nous sommes dans la Prague d'aujourd'hui, celle de l'après-communisme. C'est Noël, et un jeune couple d'Occidentaux — elle est enceinte — cherche tout bêtement un restaurant où manger. Or ils n'y parviendront pas. On les éconduit sous divers prétextes derrière lesquels se cachent peut-être des raisons qui leur échappent. S'agit-il d'un système qui a sa logique obscure ou d'un désordre endémique, conséquence de la libéralisation du régime? Ils ne le sauront pas plus que nous. Le climat du récit est donc quelque peu kafkaïen, mais l'exclusion et l'impuissance de l'individu devant la société ont perdu ici toute dimension métaphysique: elles sont ramenées à la banale déconvenue d'un couple de touristes. C'est bien peu.

Dans *Le Repas*, c'est Maupassant qui est mis à contribution, alors qu'un étudiant d'aujourd'hui va se trouver face à face avec l'écrivain «ressuscité» pour l'occasion, sur lequel il prépare une thèse. Le jeune homme, éberlué, aborde assez patement un Maupassant tout joyeux et bon vivant qui l'invite à partager avec lui un repas gargantuesque. Alain Roy n'avait pas à faire revivre Maupassant tel qu'il fut — un être souffrant, obsédé par la folie, mais aussi un viveur frénétique, érotomane et grand amateur d'obscurités —, encore qu'on aurait pu voir sa nouvelle entraînée dans des développements croustillants... Au lieu de quoi le tête-à-tête prometteur du maître d'autrefois et de l'exégète d'aujourd'hui ne donne lieu qu'à une fable gentille où il est suggéré que la recherche peut éloigner de la «vraie» vie: Maupassant, en gros mangeur, fait l'éloge de la bonne digestion et se refuse à indiquer à son admirateur quelque voie à suivre.

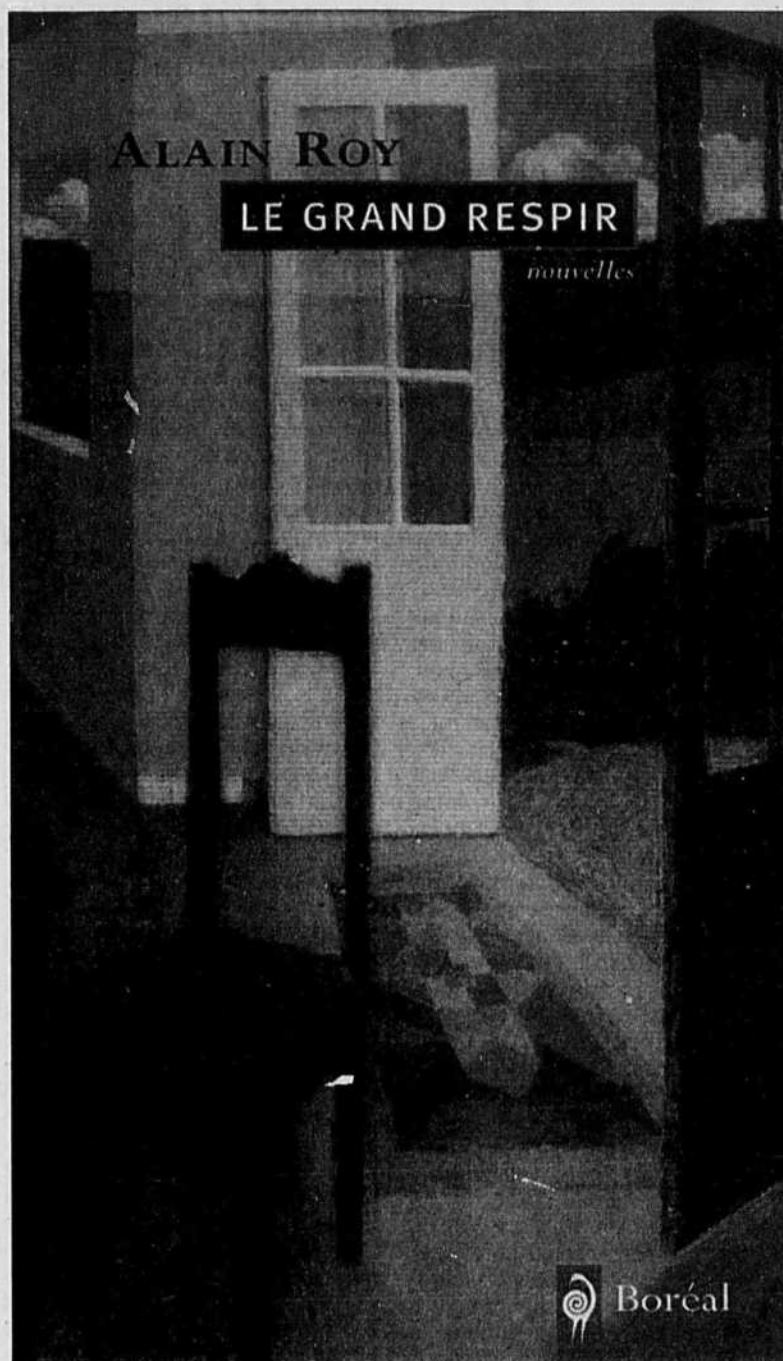
## Silhouettes

Les deux grands écrivains ne sont ici que des silhouettes ou des prétextes. On ne les sent pas, ce qui décevra ceux qui les connaissent quelque peu et ne dira pas grand-chose aux autres.

Sur un autre registre, *Les Momies* se présente comme un fait divers authentique, qui se serait passé dans une bourgade du sud des États-Unis où deux amoureux jouent à Roméo et Juliette tout en se préparant une fin de pharaons. L'affaire est curieuse, mais plausible. Et alors?

Dans *Le Yucca*, l'étrange tient à un arbre d'ornement, allergique à son propriétaire qui, on ne sait pour quoi, en est fou, alors que dans *Lé-gèreté*, on flirte avec la science-fiction: le corps d'un homme a soudain les propriétés des trous noirs.

Dans *Divorce* et dans *Souriez, s'il vous plaît*, Alain Roy s'essaie plutôt maladroitement à la drôlerie. Quant à *Un battement de paupières*, dont l'anecdote est pourtant toute simple, on ne voit pas du tout, foi de lecteur, où l'auteur a voulu en venir.



Bref, on se demande, au fil de ces petites histoires racontées avec une application parfois laborieuse, où sont passées la simplicité aérienne de l'écriture et la narration joliment elliptique qu'on trouvait dans *Quoi mettre dans sa valise?*. Reste, en guise de consolation tardive, le texte éponyme du *Grand Respir*, qui se

trouve à la toute fin du recueil et où on retrouve enfin ce qui faisait le charme énigmatique du premier livre de Roy: c'est un appel amoureux plein de désespoir feutré et de sensualité, qui suggère plus qu'il ne raconte, qui sait dire et se taire. C'est tout court. C'est là que se trouvent les qualités d'écrivain d'Alain Roy.

Dans le cadre du  
**SALON DU LIVRE**  
de l'Outaouais  
au kiosque de GUÉRIN éditeur,  
il y aura

séances de signature  
dimanche, le 28 mars 1999 par :



M. Francis Parmentier  
Journal de Ringuet

11 h à 12 h

Mmes Johanne, Liliane  
et Line Fournier

Sous la coupe  
du serpent

14 h à 16 h



ROMAN  
ANSOISSE et al.



GUÉRIN Éditeur

4501, rue Drolet  
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada  
Téléphone: (514) 842-3481  
Télécopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>  
Courrier électronique: [francel@guerin-editeur.qc.ca](mailto:francel@guerin-editeur.qc.ca)

Le 28 mars, ne manquez pas  
l'émission **BOUILLON DE CULTURE**

animée par Bernard Pivot  
et diffusée sur **TV5**



174 PAGES • 17,95 \$

Robert LALONDE  
Le Vacarme

Notes sur l'art de voir, de lire  
et d'écrire

Dans cette suite au *Monde sur le flanc de la truite*, Robert Lalonde nous conduit au plus près du cœur ardent de l'acte créateur. Une célébration à la fois païenne et sacrée du monde de la littérature.



182 PAGES • 19,95 \$

Gaétan SOUCY  
La petite fille  
qui aimait trop  
les allumettes

«Un romancier exceptionnel et extraordinaire, [...] une œuvre qui le situe tout naturellement parmi les plus grands écrivains québécois.»

Réginald Martel, *La Presse*

«Un chef-d'œuvre. Une œuvre étrange, parfaitement réussie.»

Robert Lévesque, *Midi-culture*, SRC

«Un livre qui m'a ébloui. Un livre exceptionnel.»

Jean Fugère, *De bouche à oreille*, SRC

**Boréal**  
Qui m'aime me lise.

## ÉDITIONS LIBER

Claude Bariteau  
Gérard Bouchard  
René Boudreault  
Bernard Cleary  
Jocelyne Couture  
Christian Dufour  
Renée Dupuis  
Alain Finkielkraut  
Henri Giordan  
Thierry Hentsch  
Edmond Jouve  
Micheline Labelle  
Guy Lachapelle  
Anne Legaré  
Margaret Moore  
Kai Nielsen  
Geneviève Nootens  
Alan Patten  
Ross Poole  
Antoine Robitaille  
Michel Seymour  
Jeff Spinner-Halev  
Daniel Turp  
Yael Tamir  
Daniel M. Weinstock

sous la direction  
de Michel Seymour

NATIONALITÉ,  
CITOYENNETÉ  
ET SOLIDARITÉ



510 pages, 35,00\$

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Tous les jours

La vie n'est pas toujours rose

MA VIE ZIGZAGUE

Pierre Desrochers  
Soulères éditeur, collection «Graffiti», Saint-Lambert, 1999, 320 pages

GISÈLE DESROCHES

Je ne sais pas qui a choisi, de l'auteur ou de l'éditeur, mais *Ma vie zigzague* porte bien son titre. On a l'impression d'un parcours décousu, qui part de tous côtés mais qui, malgré les écarts, suit une direction cohérente. Il est question de jalousie envers un frère plus jeune, de malaise familial, d'insultes à caractère raciste, de rivalité entre gars et filles, et j'en passe. Articulé autour d'un personnage de presque 11 ans, Charles Sabourin, révolté, tendre, jaloux, baveux, terriblement égocentrique, le récit cerne par petites touches la personnalité d'un garçon ordinaire, attachant, mené par des pulsions et des émotions qu'il ignore. L'auteur rend particulièrement bien les paradoxes propres à cet âge en développant le monologue intérieur du jeune héros, qui se voit faire à la dernière minute des gestes réprouvés une seconde plus tôt.

Le roman fait donc un long détour du côté de la vie de tous les jours avant d'arriver au cœur de la vie tout court, là où elle rencontre la mort en face à face. Toute la première partie du roman s'emploie à cerner le personnage du jeune héros, également narrateur, alors que les classes reprennent en septembre et qu'il entre en sixième année. Conflits avec ses parents (il fugue), conflits avec son ami Maxime, avec son amie Eunice (nièce de Bruny Surin). Rêves de hockey, entraînement de hockey... Deuxième partie: la leucémie frappe. Le diagnostic est posé à la page 163. Charles n'y croit pas tout de suite; il avait manigancé un plan qui lui permettait de rencontrer son idole, Patrick Roy, de passage à l'hôpital Sainte-Justine. Mais, obligé de se soumettre à de pénibles traitements, il vivra pendant son séjour de trois mois à l'hôpital toutes sortes d'émotions qui transformeront sa perception de la vie. Il deviendra amoureux d'une voisine de chambre, Virginie, avec qui il vivra des moments magnifiques (il y a des scènes inoubliables: dans la chapelle de l'hôpital, sur le toit...). On oublie tous les petits irritants et les longs détours lorsqu'on entame la seconde partie. On plonge dans l'essentiel. On s'interroge. On sent venir les questions de fond. L'amour, la douleur, l'amitié, le désir de vivre, le découragement s'entremêlent. L'humeur de Charles passe d'un pôle à l'autre.

Curieusement, les relations avec les parents passent au second plan, n'occupent que quelques lignes dans cette seconde partie. Ce sont ses amis qui s'acharneront à repousser et à bousculer le désir de mort qui s'est emparé de Charles après une rechute. Ils réussiront, on s'en doute, mais il faudra un traitement-choc et des complications inattendues. Le roman se termine dans l'euphorie, par une finale rocambolesque digne des *Contes pour tous*. Les bons lecteurs, que ne rebutteront pas les 320 pages à parcourir, en garderont un souvenir intense et prégnant.

LES YEUX NOIRS

Texte de Tibo, illustré par Jean Bernèche  
Soulères éditeur, coll. «Ma petite vache à mal aux pattes», Saint-Lambert, 1999, 48 pages

Chez le même éditeur, *Les Yeux noirs* apporteront le même plaisir intense à des lecteurs plus jeunes (6 à 8 ans). Tibo nous plonge dans l'univers intime de Mathieu, un jeune aveugle de naissance qui attend dans la joie une surprise promise pour dans quatre jours. Le moment de dépaysement est très réussi et pas triste du tout; plutôt doux et tendre au contraire. Une attention de tous les instants est portée à chaque détail. Aux sensations. La façon qu'a Tibo de décrire est très concrète et imagée, tout à fait adaptée. Voyez plutôt ce que dit Mathieu: «Je n'ai jamais peur dans le noir, parce que je suis toujours dedans.» et encore: «J'ai caché des yeux dans mes mains dans mes pieds...» Les illustrations de Jean Bernèche sont au diapason, en noir et blanc et très jolies. Un mini-roman ravissant!



Tibo

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Se faire son propre cinéma

Un roman tragi-comique sans trop d'humour

ITALIENNE

Francis Magnenot  
Boréal, Montréal, 1999, 166 pages

DAVID HINCE

Ne s'improvise pas Pétrarque qui veut. Même si la littérature ne compte plus ses odes à l'amour perdu, le thème de la rupture et de la quête de sens qui s'ensuit demeure un sujet très prisé par nos jeunes (et moins jeunes) écrivains. Rien à redire là-dessus, si ce n'est que le genre comporte d'innombrables pièges et que les résultats sont rarement à la hauteur de la charge émotionnelle qui semble avoir inspiré ces œuvres. On n'écrit pas avec des idées, mais les sentiments forment, eux aussi, un matériau hautement volatil et leur manipulation n'en constitue pas moins un lourd défi pour l'auteur débutant.

D'aucuns s'y sont brûlés les ailes, bien qu'à l'occasion l'exercice se soit avéré une réussite partielle, comme ce fut le cas avec *Marie-Hélène au mois de mars*, de Maxime-Olivier Moutier, en librairie depuis l'automne. Dans ce cas, l'entreprise se révélait d'autant plus périlleuse qu'elle jouxtait le journal intime, mais l'auteur avait su tirer parti des ressources de l'autofiction en évitant au possible l'atermoiement lyrique et les clichés de l'amour blessé. On ne peut toutefois en dire autant de ce premier roman de Francis Magnenot, jeune auteur français récemment arrivé au Québec et dont le livre n'a sans doute (cela dit sans chauvinisme aucun) de québécois que la maison d'édition. Un autre effet de la littérature migrante, me direz-vous?

Avec un sujet aussi universel, l'auteur a opté pour un traitement... à l'américaine! À l'opposé du journal impressionniste, Magnenot a choisi les pérégrinations sans repos d'un «road-book» on ne peut plus moderne. Le protagoniste de ce récit, Séverin, un jeune Français de 29 ans, s'est mis en tête de retraverser l'Italie afin de comprendre les raisons qui ont poussé son ex-petite amie, Nadine, à le laisser dès leur retour de voyage. Attiré par les lieux qui ont connu leur idylle, comme un phalène par la flamme qui le consumera, notre jeune écorché tente avec grand peine de démembrer l'écheveau des souvenirs, les remêlant comme seul un amant abandonné sait le faire. Sa quête sans but précis, autre que celui de commémorer cette fusion perdue et de s'en libérer ultimement, l'entraînera pourtant dans une suite de péripéties aussi invraisemblables qu'éloignées de ses intentions de départ.

La figure de l'aimée

À l'instar des sempiternels récits amoureux, la figure de l'aimée, absente d'un bout à l'autre du roman, est érigée en véritable initiatrice de la vie, celle qui donne à voir et qui reprend. Le narrateur ne cache pas son admiration sans bornes pour cette fille et ressent son départ avec un autre homme comme une trahison, incompréhensible et fatale. Il avait cherché par tous les moyens possibles à pénétrer l'univers de Nadine, s'imposant chaque jour de devenir meilleur, surpassant ses avances par-dessus avanes, délaissant son inculture pour en apprendre plus sur l'art, la littérature et l'Italie, pays duquel provenait son égérie. Le tout en vain.

Son comportement atteignant, de son propre aveu, des sommets dans la dévotion, il cherchera à poursuivre, une fois la rupture consommée, le fantôme de l'amoureuse à travers un pèlerinage, destiné autant à reconquérir un sens pour sa vie qu'à conforter son égocentrisme. Le deuil, sous des apparences de dévotion, nous ramène d'ailleurs sans cesse à la subjectivité de Séverin, à la langueur ou à la rage qu'il éprouve. Il n'est pas dupe cependant: dès le premier chapitre, le jeune homme a conscience de sa propre vanité et court-circuite sa propension au mélodrame par le sarcasme. Mais n'est-ce pas une autre manière de s'apitoyer sur son sort?

Après une entrée en matière assez conventionnelle, le roman prend vite une tournure inattendue. Dans la première ville où il s'arrête, Séverin doit partager sa chambre d'hôtel avec un Californien passionné par la musique techno, les raves et le sexe sous influence. D'abord distant, il succombera vite à l'appel de la jungle urbaine et connaîtra l'ivresse de la communion par la drogue et les relations à plusieurs. Mais, au petit matin, groggy et courbaturé, il découvre avec consternation le corps inanimé du Californien dans la douche. Les carabiniers déclinent sa responsabilité dans l'affaire mais l'enjoignent de quitter le pays, presto! Le jeune Français passe outre et choisit de continuer son périple.

Péripéties

Bien mal lui en prend, car dès lors les embûches s'accroissent les unes après les autres: il est éconduit cavalièrement par une très belle femme, réchappe d'un accident presque mortel qui le défigurera et le forcera à déambuler avec un énorme pansement sur le visage. Puis, comble du malheur, alors qu'il va à la rencontre de son «sauveur», Séverin se fait braquer et voler sa voiture de location par une



illumine, prête à tout pour accomplir son propre pèlerinage dans un lieu de culte dédié à saint Michel. Lorsque l'Italien qui lui a généreusement loué sa voiture le voit revenir à pied, rien ne va plus. Voilà que la quête amoureuse vire au rocambolesque...

Le lecteur assistera donc, médusé et peut-être vaguement ennuyé, à la transformation de notre jeune héros romantique en anthéros sur lequel le sort s'acharne. Hormis l'épisode où il se voit recueilli par un sympathique ouvrier italien et sa famille, tout semble jouer contre notre idéaliste malchanceux. Absorbé qu'il est dans sa poursuite de l'absolu, cherchant à abolir le hasard avec la foi naïve de ceux qui interprètent la moindre coïncidence comme un signe, il apparaît peu à peu tel que le décrira l'auto-stoppeuse malhonnête: obscène... Obscène et tellement imbu de lui-même qu'il en devient caricatural. Sauf qu'il s'agit d'une caricature sans humour ni profondeur.

L'embarras du critique, c'est de ne pouvoir affirmer d'où provient cette impression de superficialité et de monotonie: du personnage, de la plume de l'auteur?

Si l'on exclut les maigres références à l'art et à la musique rock, de même que les passages où la culture italienne (surtout culinaire) est mise en évidence, il apparaît que ce roman subit les influences directes du cinéma. Depuis la construction des épisodes, plus inspirée du *road-movie* que des romans de Kerouac, jusqu'aux comparaisons citant Buster Keaton ou *The Elephant Man*, le roman dans son ensemble tend vers un imaginaire plus imagé que langagier. Cela explique peut-être la pauvreté relative du style de l'auteur, ainsi que les efforts considérables qu'il déploie pour renouveler, en vain, une réflexion sur le deuil amoureux et sa quête de sens.

davidhince@iname.com

LIVRES PRATIQUES

Santé

LA SANTÉ PAR LES JUS

Collectif  
Les Éditions Quebecor, Outremont, 1999, 168 pages

Ce guide pratique très populaire en est à sa cinquième édition. Il renseigne le lecteur sur les composants des principaux légumes et fruits mis à notre disposition et traite des bienfaits de chacun d'eux. On y trouve des explications sur les cures efficaces qu'on peut en tirer, il explique chaque maladie avec les points majeurs de chacune des cures et les meilleures façons d'extraire les précieux jus, à la main ou mécaniquement. On y donne aussi des recettes de délicieux mélanges.

LA DIÉTÉTIQUE, UN ART DE VIVRE

Claire Pinson  
Les Éditions Milan, Toulouse (France), 1999, 63 pages

Publié dans la collection «Les essentiels Milan», ce condensé clair et bien fait présente en premier lieu l'histoire de la nutrition puis traite de l'alimentation des Occidentaux aujourd'hui et de l'alimentation à travers le monde. Dans la section diététique, on y aborde les besoins de l'organisme et les règles de base, puis on parle des suppléments: l'eau, les vitamines, les sels minéraux, les fibres alimentaires. Il est aussi question de surpoids et de régimes alimentaires, de la santé et des besoins énergétiques selon l'âge et l'activité physique. Autres nouveautés dans cette même collection: *Comprendre la peinture et L'Euthanasie, mieux mourir?*

MILLEPERTUIS

D<sup>r</sup> Steven Bratman  
Traduit de l'américain par Monique Désy-Proulx  
Éditions de l'Homme, Montréal, 1999, 205 pages

GUIDE DU PÈRE DIVORCÉ

Serge Gonzales  
Éditions du Seuil, Paris, 1999, 152 pages

Divorcé, père d'un enfant, conseiller à la Cour administrative d'appel de Marseille, l'auteur, fort de son expérience, s'est fixé comme objectif de montrer à d'autres qu'il est possible de retrouver la joie, de rétablir de bonnes relations avec son épouse tout en préservant le bien-être des enfants. Avec un peu de bon sens et de respect, il est possible d'y arriver, croit-il, et il explique comment s'y prendre. Au fond, note-t-il, il a écrit dans ce livre ce qu'il aurait vraiment aimé qu'on lui dise au moment de son propre divorce, même s'il n'était pas toujours prêt à l'entendre. Un ouvrage d'actualité, à la portée de tous, où chacun pourra y puiser ce dont il a besoin.

Renée Rowan



EN CETTE JOURNÉE MONDIALE DU THÉÂTRE

Abonnez-vous aux Cahiers de théâtre

JEU

et recevez gratuitement un de ces deux albums

Offre spéciale du 27 mars 1999

Un abonnement d'un an à JEU (4 numéros) + Un des deux albums pour seulement 40 \$ au lieu de 70 \$, soit une économie de 30 \$ (avant taxes)!

RENSEIGNEMENTS : (514) 288-2808



GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMV MARQUIS imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- TAXI POUR LA LIBERTÉ, Gilles Gougeon, *Libre Expression*
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, *Boréal*
- 3- LE PARI, Dominique Demers, *Québec Amérique*

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- MAURICE DUPLESSIS, Conrad Black, *Éditions de l'Homme*
- 2- MAIN BASSE SUR LE CANADA, Tony Clark, *Boréal*
- 3- 400 CAPSULES LINGUISTIQUES, Guy Bertrand, *Lancôt éditeur*

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- CHARLOTTE PORTE-BONHEUR, Macha Grenon, *Alexandre Stanké*
- 2- LES PIÈGES DE CLÉMENTINE, Chrystine Brouillet, *la courte échelle*
- 3- UN PARFUM DE MYSTÈRE, Denis Côté, *la courte échelle*

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, *Nouvelles éditions de l'Arc*

LIVRES PRATIQUES

- 1- RECETTES ET MENUS SANTÉ, Michel Montagnac, *Trustar*
- 2- GÎTES DU PASSANT AU QUÉBEC 1999, Collectif, *Ulysse*

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- CRÉANCE DE SANG, Michael Connelly, *Seuil*
- 2- AUX FRUITS DE LA PASSION, Daniel Pennac, *Gallimard*
- 3- GEISHA, Arthur Golden, *J.C. Lattès*

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- LA FORCE DU DÉSIR, Willy Pasini, *Odile Jacob*
- 2- RIVALES OU AMIES, Shere Hite, *Albin Michel*
- 3- LE FRANÇAIS D'ICI, DE LÀ, DE LÀ-BAS, Henriette Walter, *J.C. Lattès*

LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- ENFANCE, André Alexis, *Fides*



Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4155  
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012  
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermès Inc., 274-3669  
Librairie Le Furet Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Olivier, 739-3639  
Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Yangois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION DES ÉDITEURS NATIONALE DE LIVRES



Merci.

# LIVRES

LE FEUILLETON

## La fausse naïveté du regard

LES MALENTENDUS

Benoît Duteurtre  
NRF Gallimard  
Paris, 1999, 140 pages

« Observer et décrire ce qu'il voit »: ainsi Milan Kundera parle-t-il de la tâche du romancier aujourd'hui. Tâche d'autant plus urgente, d'autant plus nécessaire que nous ne savons plus voir ce qui disparaît chaque jour sans que nous nous en rendions compte, pas plus que ce qui apparaît — qui n'était pourtant pas là hier — pour nous étonner. Le monde est de plus en plus peuplé, veut-on nous faire croire, mais comme il manque de souvenir, il est en fait de plus en plus vieux. Même le nouveau a l'air de sortir d'un rêve qu'on aurait déjà fait. Ou d'un cauchemar, c'est selon. On n'arrête pas la comédie humaine. Que vient faire la littérature ici? Justement, nous redonner la vue, à tout le moins nous proposer un regard.

Depuis plusieurs années, Benoît Duteurtre s'y emploie, avec une bonne dose d'ironie et un brin de candeur. Dans *L'Amoureux malgré lui* (1989), il exploite la sexualité d'un jeune homme qui avait misé sur l'amour et les femmes à défaut de croire en son talent de musicien. Dans *Tout doit disparaître* (1992), c'était au tour du monde des stars et du journalisme, dont il égratignait au passage la fausseté et la vanité. Dans *Gaieté parisienne* (1996), le milieu gay saisi du point de vue d'un jeune homme qui préférerait se définir comme un hétérosexuel n'aimant que les hommes... Dans *Les Malentendus*, son septième roman, nous voilà enfin plongés dans l'univers des immigrants et des clandestins qui peuplent Paris et sa périphérie. Et toujours, comme figure centrale, un jeune homme quelque peu naïf, encore plein d'illusions, que la réalité confond et blesse. Ainsi notre jeune héros, étudiant de

Sciences-Po « rayonnant comme une femme enceinte », va-t-il proposer à un responsable politique de gauche un programme d'accueil des immigrants et des clandestins jusqu'à ce qu'une nuit, alors qu'il se promène sur les bords de la Seine, il soit attaqué précisément par ceux-là dont il s'est fait une cause. Perdra-t-il pour autant la foi? Non, mais il sera sonné, préférant s'accuser de n'avoir pas su établir le dialogue...

Pas de romantisme, toutefois, chez cet auteur qui pratique l'ironie et la distance comme d'autres s'exercent à la célébration nostalgique et à l'amour de soi. Le héros duteurtrien est un héros divisé qui voudrait croire alors que tout s'y oppose.



Jean-Pierre Denis

### Le théâtre des contradictions

Il y a quelque chose du théâtre dans ce roman, notamment par cette sorte de miniaturisation obligée du milieu afin que les protagonistes puissent se rencontrer, faire connaître leur identité et engendrer du récit par leur confrontation. Son Paris et sa proche banlieue nous semblent tout petits, voire tout entier soumis à la logique des oppositions. Quartiers riches et quartiers ou banlieues pauvres, Français et immigrants, gauche et droite, bien portants et handicapés, exploités et exploités, et ainsi de suite. Portrait d'une France divisée, déchirée entre une tradition d'accueil et de tolérance (la France des Lumières) et une autre qui, à la suite de la montée du léninisme mais aussi des excès de Mai 68 qui ont précipité toute une génération dans les bras du capitalisme et des attachés-cases, encaisse très mal le choc des cultures et, surtout, des conséquences de l'exclusion et de la pauvreté en cette fin de siècle envahie par le chômage.

La confusion qui règne dans tout cela est assez représentative de l'époque — cette époque qui a perdu aussi bien ses références que son sens de la mesure et de l'être-ensemble. Il y a ces immigrants de deuxième ou troisième génération, bien que Français de plein droit (ils ont leur citoyenneté, la sécurité sociale, etc.), n'arrivent pas à se tailler une place dans la société. Se débrouillant comme ils le peuvent (vols, larcins, drogue), ils n'en profitent pas moins de leurs privilèges pour exploiter à leur tour les clandestins (sans papiers, eux), leurs frères pourtant. Il y a aussi cette classe étudiante de bonne famille, prompt à monter sur les barricades pour défendre les droits des immigrants et des sans-papiers, qui a pour modèle les révolutionnaires de Mai 68 mais ne peut s'empêcher de traiter tout le monde, sans distinction, de fascistes. Il y a encore les bourgeois affairistes qui, eux, font coïncider leurs intérêts avec de nobles causes (commerce oblige), comme cette entreprise, Handilove, qui a pour clientèle les handicapés à qui elle promet le paradis sur Terre grâce à un matériel technologique ultrasophistiqué et fort coûteux...

L'insolence et la bonne conscience de ces entrepreneurs sont celles des gens de leur milieu, qui ont compris les lois du marché et de la publicité, qui connaissent la marche du monde et n'ont pas d'états d'âme. Ça n'en fait pourtant pas de mauvaises gens, de cyniques requins. Ils sont au contraire portés par l'esprit du temps, animé par un esprit utopique tout entier tourné vers l'accomplissement des rêves de confort et d'efficacité.

Le *politically correct* est leur bannière, la clé magique qui leur permet d'entrer dans les rêves d'autrui pour mieux les servir et en retirer des bénéfices. « Nous avons banni l'affreuse notion d'"infirmes". Ne faudrait-il pas remplacer "personne handicapée" par quelque chose de plus neutre? Un terme concret, sans connotation humiliante: "individu à traction mécanique" par exemple? »

### Un monde caricatural

Le monde présenté ici par Duteurtre est presque caricatural à force de jouer sur des antinomies à la mode, à la limite du simplisme idéologique et politique de notre époque. C'est même probablement voulu.

Est-ce ainsi que les hommes vivent?, aurions-nous envie de nous écrier. En sommes-nous arrivés à ce point de rupture sociale que toute communication véritable ne peut que briller par son absence, à ce point de malentendu que nous n'avons plus pour nous que les clichés et les solutions simplistes pour résoudre nos contradictions? Il y a bien le « sexe » par lequel transitent des désirs qui ont encore quelque chance d'être transgressifs par rapport à l'ordre social dominant. Par exemple, en nous poussant à outrepasser les frontières des classes sociales, en favorisant les rencontres interraciales, en mêlant les cartes. En somme, en amenant un peu d'humanité et de variété dans tout cela.

Mais on a en même temps l'impression que ces rencontres obéissent elles-mêmes à une sorte d'inconscient idéologique, à une culpabilité collective qui s'empare des esprits les plus démunis, les plus incertains dans leur identité. Milan Kundera parlait d'une « école du regard »... Je vois bien, en effet, ce roman repris par le cinéma, précisément parce qu'il traite de l'actualité sociopolitique et offre un découpage simple de la réalité — avec, en prime, des contradictions qui donnent le sentiment que ça respire encore, qu'on n'est pas complètement aliénés ou bouffés par le système.

Ainsi Rachid, le clandestin sans papiers, se retrouve-t-il dans la vie amoureuse de Cécile, la p.d.g. de Handilove; ainsi l'étudiant de Sciences-Po qui rêve d'établir une politique d'accueil aux immigrants mais qui s'est fait attaquer et dépouriller par une bande de loubards tombe-t-il amoureux d'une Tunisienne, histoire de ne pas paraître de droite après qu'on l'eut traité de fasciste dans le journal étudiant; ainsi Jean-Robert, l'homosexuel handicapé qui s'est cassé un bras dans une des machines infernales (un fauteuil roulant motorisé) proposées par Handilove, laisse-t-il tomber sa plainte contre la compagnie parce qu'il aime Rachid qui aime Cécile... L'ordre est sauf, mais toujours aussi prévisible. Et le cirque des apparences peut continuer.

denisjp@mink.net

ESSAIS

## La ruée vers l'os

L'histoire de l'homme et l'évolution de cette discipline racontées par Yves Coppens

LE GENOU DE LUCY

L'histoire de l'homme et l'histoire de son histoire

Yves Coppens, Editions Odile Jacob Paris, 1999, 256 pages

PHILIPPE-JEAN CATINCHIN LE MONDE

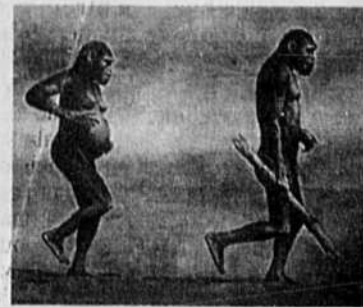
En 1974, Yves Coppens codirigeait avec Donald Johanson et Maurice Taieb la mission internationale qui exhuma de l'Afar éthiopien les restes préhistoriques les plus universellement connus: ceux de Lucy. Depuis, le savant est devenu professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de paléanthropologie et de préhistoire; il a signé nombre d'ouvrages de vulgarisation, fort bien reçus de la critique comme du public, et conseille volontiers les romanciers scrupuleux (*Debout dans le ventre blanc de silence*, troisième volet du roman préhistorique de Pierre Pelot, *Sous le vent du monde*, vient de paraître chez Denoël). Il livre aujourd'hui avec *Le Genou de Lucy*, dédié à son fils Quentin, plus jeune que Lucy de quelque trois millions d'années, un regard composite et personnel sur ce qu'il nomme joliment lui-même « la ruée vers l'os ».

Histoire de l'homme

Pour Quentin, Yves Coppens a rassemblé en faisceaux convergents sa conception de l'histoire de l'homme, l'historique de cette science neuve qui n'en finit plus de réviser ses éphémères certitudes, une esquisse d'autobiographie, un portrait de la fameuse Lucy, qui n'est certes pas la plus vieille femme du monde, mais « la squelette le moins incomplet d'une préhistoire parmi les plus anciennes ». Sans oublier en final, récréation mutine ou nécessaire concession à la poésie des origines, l'étonnante portée de cette improbable aïeule,

YVES COPPENS

LE GENOU DE LUCY



morte, à 20 ans à peine, noyée, comme un démenti inutile à l'aventure humaine à venir, selon la vision lyrique et somptueuse d'André Chénid dans *Lucy, la femme verticale* (Flammarion, 1998).

Un tel plan — et un tel brassage des genres — pose quelques problèmes. De registre d'abord: le mince glossaire proposé en annexe est loin de préciser tous les termes délicats rencontrés, mais les éléments autobiographiques, comme les évocations de Lucy, fossile ou mythe, sont totalement accessibles.

De ton ensuite: Coppens a une récurrente propension à l'autocélébration dans la partie où il expose sa conception de la discipline, mais sa vivacité et son humour savent corriger ce réflexe d'orgueil. Reste une introduction vivante qui conte l'histoire naturelle comme une saga pleine de rebondissements, de fausses pistes et de mystère, qui porte aussi à tout un chacun un message d'espérance et d'humilité.

L'histoire naturelle racontée comme une saga

LIVRES PRATIQUES

## Impôts

RÉDUISEZ VOS IMPÔTS

Danièle Boucher  
Les Éditions Quebecor  
Outremont, 1999, 320 pages

Le titre est certainement séduisant en cette période de l'année. Écrit par une comptable, membre de l'Ordre des comptables généraux licenciés du Québec, ce guide pratique permet d'avoir une vue d'ensemble des fiscalités fédérale et québécoise applicables aux individus. Il tient compte, entre autres choses,

des propositions budgétaires présentées le 24 février 1998 par le gouvernement fédéral et le 31 mars de la même année par le gouvernement du Québec. De plus, le texte considère les changements relatifs à la fiscalité des individus apportés par tous les communiqués et annonces rendus publics par les gouvernements du Canada et du Québec jusqu'au 31 octobre 1998. Cet ouvrage répond par ailleurs à bien des questions que l'on se pose tout au cours de l'année, par exemple: quelle est l'incidence fiscale si l'employeur vous fournit une voiture ou quelles sont les conséquences d'un don ou d'un prêt

d'argent à des membres de la famille?

COMMENT RÉDUIRE VOS IMPÔTS?

Samson Bélair/Deloitte & Touche  
Les Éditions Transcontinental inc.  
Montréal, 1998, 310 pages

Il s'agit de la onzième édition d'un guide pratique qui, depuis longtemps, a fait sa marque. Il n'a donc pas besoin qu'on s'y attarde. Qu'il suffise de rappeler qu'il contient une foule de

trucs pratiques et de stratégies de planification pour vous faciliter la tâche.

LES FONDs VEDETTES 1999

Riley Moynes et Michael Nairne  
Traduit de l'anglais par Danielle Bleau  
Les Éditions Transcontinentale inc.,  
Montréal, 1999, 359 pages

Ce guide de fonds communs de placement (FCP) présente une méthode rigoureuse de sélection parmi les fonds les plus performants. On y

trouve une information pertinente sur un nombre impressionnant de FCP; des données claires sur la constance, l'efficacité, les frais et les risques associés à chacun des quelque 1800 fonds communs offerts au Canada; des renseignements sur 45 nouveaux fonds-vedettes, et beaucoup plus encore. Un outil de référence très pratique.

Renée Rowan

JACQUES BENJAMIN

La beauté pure en mouvement

Le premier demi-siècle des danseurs des Grands Ballets Canadiens.



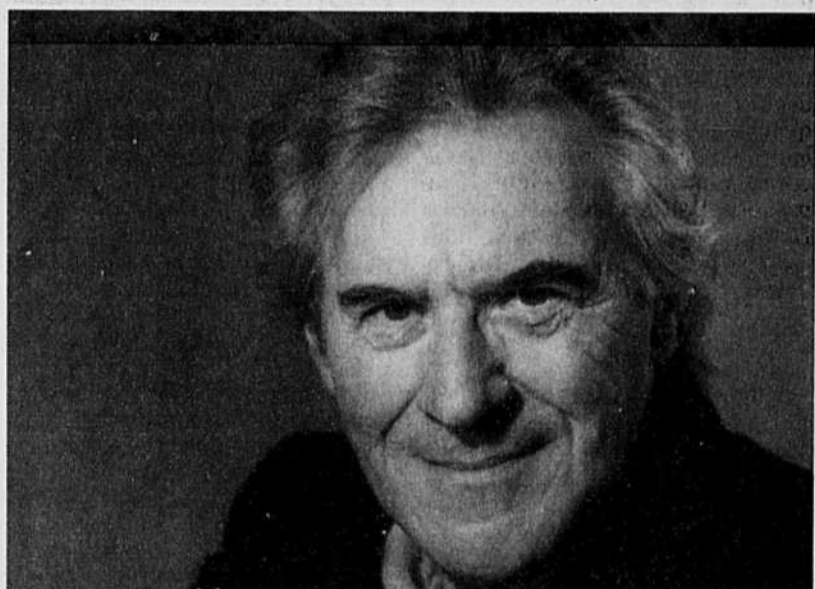
Un petit livre qui raconte le quotidien des danseuses et des danseurs des Grands Ballets Canadiens. Leurs triomphes sur scène mais aussi leur travail en répétition et en coulisses, à Montréal et en tournée.

Vol. de 172 pages, illustré 19,95 \$

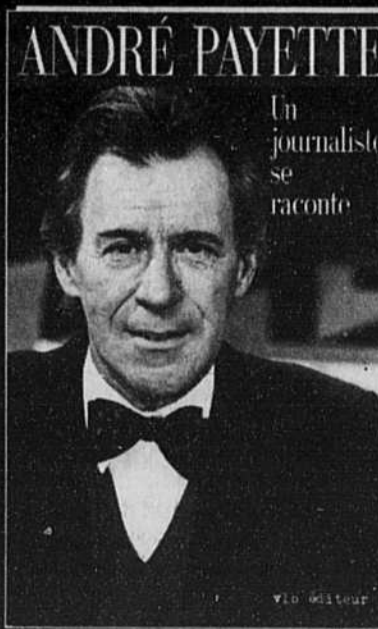
CARTE BLANCHE

Distribution Fides

carte.blanche@videotron.ca



ANDRÉ PAYETTE



essai 22,95 \$

Une carrière remarquable étalée sur plus de quarante ans. Une réflexion originale sur le journalisme au Québec.



vlb éditeur

www.edvlb.com

La passion de la littérature

Commandez vos livres chez

Renaud-Bray

Nous expédions par poste ou messagerie

Pour commander :

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

Via Internet

www.renaud-bray.com

paiement sécuritaire LIVRAISON RAPIDE

Il ne faut pas mettre la charrue avant les œufs.



Regroupement des éditeurs canadiens-français

# LIVRES

LITTÉRATURE INUITE

## Qui a lu Nappaaluk?

Portrait d'une Inuite que le destin fit écrivaine

Auteure d'un roman, *Sanaaq*, dont la traduction en français n'a été polycopiée qu'à quelques dizaines d'exemplaires, Mitiarjuk Nappaaluk demeure, à ce jour, la seule romancière du Nunavik.

ALAIN GERBIER  
LIBÉRATION

Kangiqsujuaq — Le ciel est bleu, le froid coupant comme une lame. Les bateaux sont scellés dans la glace. Le village est engourdi et le silence n'est épisodiquement rayé que par le bruit d'une motoneige lancée à pleine vitesse ou par celui de camions jaunes qui, prisonniers d'une agglomération dont les routes ne mènent nulle part, butinent d'une maison à l'autre pour y livrer l'eau douce pompée dans un lac voisin.

Soudain, les chiens se lèvent et hurlent à la mort. Instinctivement, les villageois qui cheminent vers le magasin général ou en reviennent se figent et tournent la tête vers le promontoire qui domine le fjord. Après quelques minutes, presque sans bruit, catapulté au-dessus du vide, un avion en surgit, noue sa route au-dessus du détroit d'Hudson et s'éloigne vers le sud. Les chiens reposent le museau dans la neige et les rares passants de nouveau s'animent.

Entre les bungalows posés sur des trépiés d'acier pour cause de pergélisol, une petite femme trotte en serrant le col de sa parka. Elle contourne l'église anglicane, se glisse le long du réfrigérateur communautaire où s'entassent des morceaux sanguinolents de caribou et de phoque et des chapellets d'ombles de l'Arctique et puis, après avoir hésité au milieu d'une large bande de neige — blanc de mémoire d'une improbable rue estivale —, elle pique sur un bâtiment bas caparotonné d'aluminium dont elle pousse la porte.

Si l'endroit a des allures de garage, et si le père Jules Dion, maître des lieux après Dieu et le pape, cumule les fonctions de prêtre et de concessionnaire d'une marque de motoneige, il n'en abrite pas moins l'authentique mission catholique de Kangiqsujuaq à 7000 kilomètres de Rome et à 2200 kilomètres au nord de Montréal.

La pièce centrale lambrissée et peinte en vert a des allures de salle de gare. À gauche, une cuisine. À droite, la chambrette du prêtre d'origine belge encombrée d'un lit et d'une étagère chargée de livres religieux, de bibles en inuktitut (la langue des Inuits) et de répertoires de pièces mécaniques. Au fond, derrière une cloison amovible, la chapelle du village. Une vingtaine de bancs de bois sans dossier font face à un Christ en stéatite, à des chandeliers en pierre à savon, et cotoient, sur un petit autel, une magnifique Vierge à l'enfant du même caillou.

Mitiarjuk Nappaaluk abandonne son anorak sur une table, effectue une génuflexion, se signe et, petit bout de femme frêle, s'assoit sur un banc pour s'y recueillir. C'est curieusement dans ce lieu que s'est noué il y a une quarantaine d'années son destin d'écrivain inuit. Un destin unique puisqu'elle demeure, à ce jour, la romancière du Nunavik («le pays où vivre» en inuktitut, une région de

9000 habitants aussi vaste que la France qui occupe tout le nord du Québec au delà du 55° parallèle). Malgré ses 68 ans, c'est toujours une très belle femme avec de longs cheveux noirs, de grands yeux et un visage en lame de *ulu* (le couteau traditionnel en forme de demi-lune).

Son parcours est quelque peu original puisqu'elle n'a publié qu'un seul roman en inuktitut, *Sanaaq* (du nom de son héroïne, une sage-femme), et que sa traduction en français n'a été polycopiée qu'à quelques dizaines d'exemplaires.

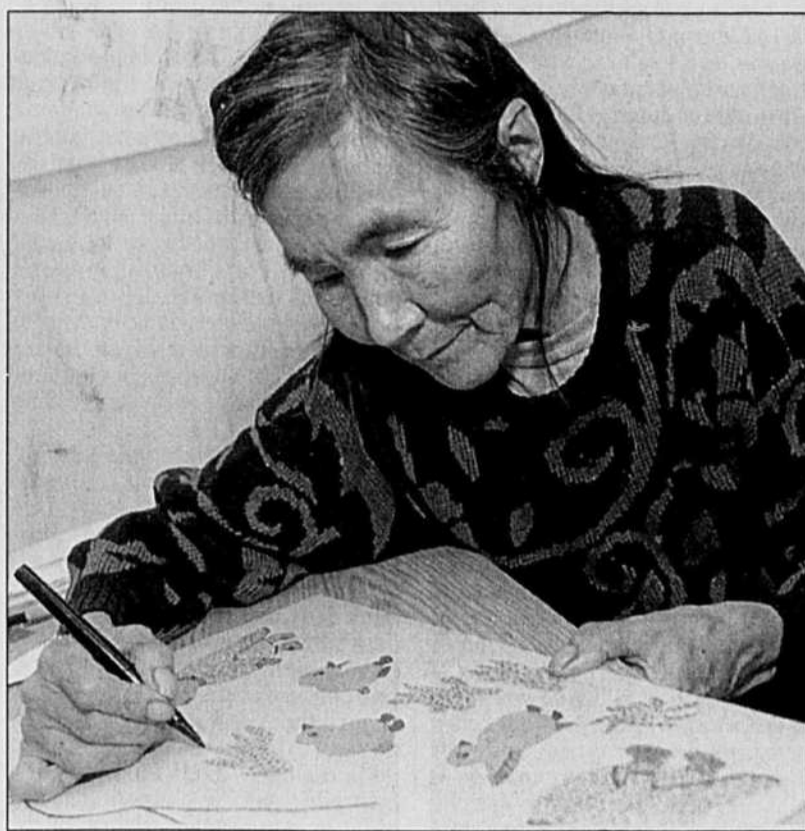
### Saga

Mieux, la suite de cette saga, dont le manuscrit a été confié à l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, attend depuis près d'un quart de siècle d'être éditée! Mais, c'est là une considération temporelle de Qallunat (de Blanc) car, comme le souligne le père Dion, «chez les Inuits, seul le présent compte; le passé est passé et, pour ce qui est de l'avenir, eh bien, on verra. Mot clé en inuktitut, "imaa" signifie... peut-être».

Essentiellement orale, la culture inuite n'a guère favorisé l'émergence d'écrivains inuits. Au Québec, (au Nunavik), seul Tamusi Qumaq, de Povungnituk, sur la côte ouest de la baie d'Hudson, auteur d'une autobiographie et d'un dictionnaire de 30 000 mots avec définitions en inuktitut, aurait pu, jusqu'à son décès en 1993, prétendre faire concurrence à Mitiarjuk Nappaaluk. Mais à bien y penser, rien ne semble pouvoir se comparer à la démarche de Mitiarjuk. «Elle a, tranche Bernard Saladin d'Anglure, tout simplement réinventé le roman.»

«Elle est curieuse de tout et avait pour elle de savoir écrire, renchérit son collègue et disciple Louis-Jacques Dorais, professeur d'anthropologie à l'Université Laval de Québec. C'est, explique-t-il, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au Nunavik et dans les années 20 au Nunavut [moitié orientale des Territoires du Nord-Ouest qui obtiendra son autonomie gouvernementale à la fin de ce mois] que l'écriture syllabique a été implantée. Mise au point par des méthodistes pour transcrire les langues amérindiennes cri et ojibwe en Ontario, elle a été adaptée en 1876 à l'inuktitut par un prêtre anglican, James Peck, qui venait d'ouvrir une mission au nord de Kuujuaapik.»

En fait, Mitiarjuk Nappaaluk, qui a vu le jour en 1931 dans un igloo entre l'actuel site de Kangiqsujuaq («la très grande baie») et celui de Qajartalik («là où l'on met les kayaks»), est née à l'écriture de sa rencontre, 20 ans plus tard, avec le père Robert Lechat, l'un des prédécesseurs du père Dion. A son arrivée à Kangiqsujuaq, ce missionnaire ne maîtrisait pas l'inuktitut et il a demandé à Mitiarjuk — qui ne possède toujours que cette langue — de l'écrire pour accélérer son apprentissage et rédiger des textes à l'intention de ses ouailles. La jeune femme, qui n'avait connu de livre que la Bible, a pris goût à l'exercice et entrepris



AGENCE STOCK/ROBERT FRÉCHETTE

Plus de trente ans se sont écoulés depuis la rédaction de *Sanaaq*, mais Mitiarjuk Nappaaluk continue de donner des conférences dans les écoles du Nunavik et de publier régulièrement des textes dans la revue *Tumivut*.

spontanément de rédiger une fiction basée sur ses expériences.

### Fille aînée

Il faut dire que rien dans la vie de Mitiarjuk Nappaaluk n'a été ordinaire. Fille aînée d'Atassi Ullatuarusiq, elle s'est vu très tôt confier le rôle du garçon que son géniteur n'avait pu avoir, même s'il avait construit son habitation à proximité du rivage pour «favoriser la naissance d'un chasseur» (pour favoriser la naissance d'une fille, la tente ou l'igloo aurait été érigé plus à l'intérieur des terres). Elle n'a pas oublié qu'il l'envoyait à la chasse avec un fusil et seulement deux balles afin qu'elle apprenne «à être réfléchie et adroite». Elle se souvient également avoir été, comme le veut la tradition, promise très jeune à Naalak Nappaaluk et, sous la pression des missionnaires qui s'efforçaient d'encadrer les traditions inuites, mariée à lui alors qu'elle était encore adolescente. Son récit se nourrit de ses souvenirs et de scènes de la vie courante. Elle, qui n'est entrée dans une maison qu'à l'âge de trente ans, raconte volontiers les famines qui ont amené le gouvernement fédéral à sédentariser les Inuits. (En fait, ce sont les photos du Torontois Richard Harrington publiées à la une du *Toronto Star* le 11 avril 1950 qui ont brusquement sensibilisé les autorités gouvernementales aux disettes meurtrières qui affectaient périodiquement les populations autochtones du nord du Canada.)

«Un jour, de bonne heure au printemps, quand les jours commencent à s'allonger, la famine sévissait dans notre campement. Nous n'avions rien à manger, ni aucune huile à brûler...», raconte Mitiarjuk lorsqu'elle amorce l'histoire authentique de Tukirqiq. Et, à en croire Louis-Jacques Dorais, même quand elle narre les épisodes de la vie de *Sanaaq*, même lorsqu'elle introduit quelques anachronismes — dans son récit, qu'elle situe parfois avant l'arrivée des Blancs en 1914, ses personnages connaissent le thé et le tabac —, «la valeur ethnologique de son texte demeure». Bernard Saladin d'Anglure qui, au milieu des années 60, a entrepris la traduction et l'étude de *Sanaaq* pour étayer sa thèse de doctorat à l'École pratique des hautes études à Paris, ne s'y est pas trompé.

### Intellectuelle

«Sous nos latitudes, Mitiarjuk Nappaaluk serait perçue comme une intellectuelle bourrée de talent, insiste Louis-Jacques Dorais. Dans son village de 480 habitants, c'est simplement une aînée qui commande le respect.» Les sculptures de la chapelle, c'est elle. L'encyclopédie inuite (rédigée en 1965-67), où l'on découvre entre autres que là où dans le ciel les

Blancs voient la Grande Ourse les Inuits distinguent... le caribou, c'est encore elle.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis la rédaction de *Sanaaq*, mais Mitiarjuk continue de donner des conférences dans les écoles du Nunavik et de publier régulièrement des textes dans la revue *Tumivut*.

En fait, sur son banc, dans la chapelle, seule la juxtaposition de son chandail 80 % en polyester, de son jean et de ses *kamiks* (bottes en feutre et peau de phoque) trahit les concessions faites au temps.

Dans une société où tout se bouscule, elle demeure, à l'instar des héros du film de François Truffaut *Fahrenheit 451*, une sorte de «femme-livre» à la charnière de deux mondes. Ses petits-enfants n'apprennent que l'inuktitut jusqu'à l'âge de dix ans puis sont initiés au français, à l'anglais et à Internet; ses fils se repèrent dans la toundra et le blizzard avec l'assistance du GPS et d'un satellite mais ne savent plus, comme Naalak, retrouver leur chemin en examinant les seules stries laissées sur les pierres par les glacières...

En cette froide journée de *natsialut* (période qui chevauche mars et avril), son mari Naalak et son fils Lukassi ont profité d'une grande marée pour se glisser sous les tonnes de glace de la banquise, qui se pose sur le rivage comme un livre abandonné sur la tranche, et aller ramasser des moules...

La cueillette a été bonne. Dans la cuisine familiale, on a poussé la table et les chaises le long d'un mur, posé un carton sur le sol et chacun s'est assis autour, sur le carrelage, pour manger les mollusques ou bien du caribou cru et congelé découpé en tranches et trempé dans du *mesurak* (de la graisse de béluga rancie). S'il s'était agi de nourriture de Blancs achetée au magasin général, elle aurait été consommée à table. La conversation est allée bon train, ponctuée de *mamartuk* («c'est bon»), et... Mitiarjuk a raconté comment à quatre ans elle avait trouvé une perle dans une moule et comment, «en échange, le gérant du comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson avait offert à sa famille de la farine et du sucre pour un mois».

### SANAAQ

Mitiarjuk Nappaaluk  
Éditions Inuksiutiit Katijarnajit,  
Groupe d'études inuit  
et circumpolaire, Université Laval,  
Québec  
Traduction en français  
par Bernard Saladin d'Anglure  
Presses du Collège de France, Paris  
(épuisé)

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Mission impossible

Des écritures en direct qui se cherchent

EST-CE QU'HIER  
N'EST PAS FINI?

Claude Ponti  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 1999, 278 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

À chaque cuvée, on trouve de grands crus et des vins ordinaires. Entre les deux, tous les palais peuvent goûter la gamme des produits bien faits. De même, ce second roman de Claude Ponti, d'ordinaire auteur pour les jeunes, a de quoi divertir sans toutefois posséder cet art qui ne vous lâchera plus jusqu'au point final. On y sent de louables desseins mais aussi la facture du tâche-ron: «La vie, c'est donner un concert de violon, en apprenant en même temps le violon et la musique devant un public exigeant et déchaîné... tout en fabriquant le violon et l'archet.»

Le titre, assez accrocheur, recouvre moins une énigme qu'un roman d'initiation impatient. Il s'agirait, nous dit-on dans la liste des sources, d'une phrase de l'enfant Louis XVII à sa mère, Marie-Antoinette, lors de la fuite royale à Varennes, en 1791. Aucun autre lien avec l'anecdote historique ne suivra. Toutefois, on collera à un style anecdotique en suivant la vie de bohème de Victor, un étudiant des beaux-arts, entre deux cours, deux cafés, deux fantasmes et quelques conquêtes.

Où donc Claude Ponti fait-il sa marque? D'abord, en créant une trentaine de Victor. Ils se multiplient comme de petits pains, au gré des malaises de Victor, l'incarnation littéraire. Dès lors, le narrateur se livre à maintes privautés avec ces virtualités de lui-même, plus audacieuses que sa propre indéfinition. Victime, bourreau et spectateur, Victor accomplit un rituel au terme duquel l'enfant en lui est mis à mort — genre oblige — pour naître à la maturité. Comme un lézard en état de mue, il change de peau.

Au delà de cette histoire banale, l'écriture de Ponti offre une certaine qualité d'allant. Des chapitres courts, des phrases énergiques et des images frappantes donnent du nerf à un récit bourré d'allusions aux événements à venir. À première lecture, le procédé tient lieu de suspense. À le reparcourir, le roman gagne en construction, et ces mille pistes ouvertes dans la gesticulation et le bouillonnement des pensées quotidiennes se resorbent comme une ambiance de prime jeunesse rimbaldienne: «Le buffet est ouvert et vers dans son ombre comme un flot de vin vieux des parfums engageants...»

### Avoir vingt ans

Victor improvise: «C'est absolument parfait. D'une subtilité de couleurs et d'une contemporanéité sidérante. Vous avez une finesse de tons et une hardiesse dans la simplicité. Comment avez-vous fait?», rêve-t-il de s'entendre dire par son professeur de dessin. Ce prince du pinceau se sent en réalité insignifiant, même pas bon à se suicider: «Il n'était rien, n'avait rien à vivre, donc rien à tuer.» Déprime.

Pour pallier cette pauvreté de fond, le roman collectionne les jeux de mots avec cette navette de l'enfant qui avait sauvé son village et peut-être son pays en bouchant de son doigt le trou creusé par la mer dans la digue». C'est parfois si trivial qu'on se demande si quelqu'un, avant d'éditer ce texte, l'a vraiment lu. Heureusement, la vague de lire submerge le fragile édifice tandis que Victor, encore enfant, découvre «l'horreur et la félicité d'être» baudelairiens qui le plongent dans des délices solitaires prometteuses. Quant aux meilleurs moments du livre, ils nichent dans les lettres de son ami Yacine, un amateur de «stupéur fragile» et de murs fendus en deux par la concentration de l'esprit, qui saura quitter ses études pour s'abandonner aux sourires inconnus. C'est lui qu'on voudrait suivre.



Est-ce qu'hier n'est pas fini?  
Claude Ponti

### AUX FRUITS DE LA PASSION

Daniel Pennac  
Gallimard  
Paris, 1999, 221 pages

M. Pennacchioni, dit Pennac, a 56 ans, donc l'âge des jeunes retraités en France. Il n'enseigne plus: il écrit à temps plein. Pas un instant pour chômer. Depuis que ce roi du pavé de Belleville a fait un tabac avec le ramdam de ses grandes gueules, il donne des conférences, écrit des articles. Ce roman-ci, il l'a publié en partie l'été dernier dans *Le Nouvel Observateur*. Comme la littérature populaire fleurissait en feuilleton jadis. Son lectorat, naguère scolaire, s'est élargi, mais son écriture, qui semble avoir trouvé sa recette, laisse deviner un certain essoufflement.

Bon pamphlétaire, avec sa plume stimulante et drôle, Pennac demeure l'homme d'un titre: *Comme un roman*, un plaidoyer pour une pédagogie de la lecture vivante. Il a insufflé de l'oxygène à une activité en péril. Lire un bon roman, à l'heure où la télévision gagne toutes les manches, est chez lui sinon le mot d'ordre, du moins la priorité. Car ce chevalier de la lecture s'est attaqué à «cet insupportable fardeau de l'effort inabouti», ce poids d'ennui qui plombe les paupières sous l'effort de lire.

Joignant le geste à sa parole enthousiaste, ce complice du livre est devenu un auteur de *best-sellers*: un million d'exemplaires vendus pour *Au bonheur des ogres*, autant pour *La Fée Carabine* et *La Petite Marchande de prose*. Il a signé plus d'une vingtaine d'ouvrages, ciblant diverses tranches d'âge. Deux personnages s'en échappent, tels le bonhomme de pain d'épices du conte, à peine créés: Kamé et M. Maloussène. On croyait le filon épuisé. Mais non, le clan Maloussène ressuscite dans *Aux fruits de la passion*, en la personne de Thérèse et de son frère Benjamin, le narrateur, entouré de leur joyeux bataclan familial.

### La verve Pennac

Quand Louna, la gueule en feu, s'écrie qu'imaginez les amours de sa sœur aînée avec «un monsieur raide comme un décret» relève d'un phénomène aussi improbable qu'une tulipe sur la planète Mars», on est de retour chez Pennac. Un monde cocasse, fait de heurts sociaux et de rencontres invraisemblables — ici, Thérèse Maloussène avec MC2, un haut fonctionnaire coincé — sur lesquels une nuée de personnages curieux jettent leur regard caustique, tout en favorisant la mêlée.

La technique sportive du romancier consiste à tendre son micro aux jeunes. Ni le polissage des mœurs ni les conventions langagières sophistiquées ne les accablent: voyez «cette émission de télé, la grand-messe conjugale-caritative, la fucking cerise sur le monstrueux gâteau de ce putain de mariage». Etourdis par des influences mêlées et prompts aux emballements sans lendemains (car ils ne changent pas le monde), ils font claquer leur style verbotomeur, source du plaisir intrassable de Pennac. De fait, cette langue populaire, un argot issu du polar et modernisé par les beurs, a secoué l'édition française. Cette verve fait maintenant école; jusqu'à Amélie Nothomb qui en capte l'acidité sans oser les coquetages linguistiques colorés de la nouvelle multimedialité française.

Le phénomène déborde le cas Pennac. Comme les photos polaroid aux contours grisâtres, une génération d'auteurs à l'écriture spontanée tend à évincer les travaux littéraires peaufinés. L'importance des dialogues et du style parlé, avec le rajout du vocabulaire et des références culturelles — qu'on rattachait en France au «phénomène banlieue» —, apparente cette écriture au scénario et à l'écriture scénique. Elle se consomme vite et se consomme intensément. Pennac promettrait-il un retour à la grande littérature? Mission impossible. L'intrigue est trop mince, l'inflation verbale galopante et le tempo trop endiablé pour capter plus qu'un instantané de société.



Daniel Pennac

LISE-MARIE PILON-DELORME,  
MISSION ÉTOILES FILANTES  
Récit jeunesse, à partir de 8 ans  
9,00 \$  
Les Éditions du Vermillon

Lise-Anne Pilon-Delorme  
MISSION  
ÉTOILES FILANTES

Un jardin d'artichaut sur une étoile filante!  
Étrange, très étrange!

Regroupement des éditeurs  
canadiens-français

La Fédération québécoise du loisir littéraire est un organisme sans but lucratif qui se consacre à la promotion de la lecture et de l'écriture pratiquées dans un contexte de loisir.

## FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE

# CONCOURS HUGO 1999

LA FÉDÉRATION DU LOISIR LITTÉRAIRE vous invite à participer en grand nombre à la 9<sup>e</sup> édition de son concours annuel: le **Concours Hugo 1999**.

**RÈGLEMENTS :**

- 1- Texte en langue française
- 2- Longueur : 200 à 500 mots
- 3- Sujet : Lettre à...
- 4- Date limite de réception des manuscrits : 1<sup>er</sup> mai 1999.
- 5- Prix : 200 \$ pour le meilleur texte; publication des trois meilleurs textes dans la Revue du Loisir littéraire et attestation.

Le statut de membre en règle est exigé. Les participants doivent faire parvenir leur texte en quatre exemplaires dactylographiés à double interligne, qui ne seront pas rendus. On doit utiliser un pseudonyme.

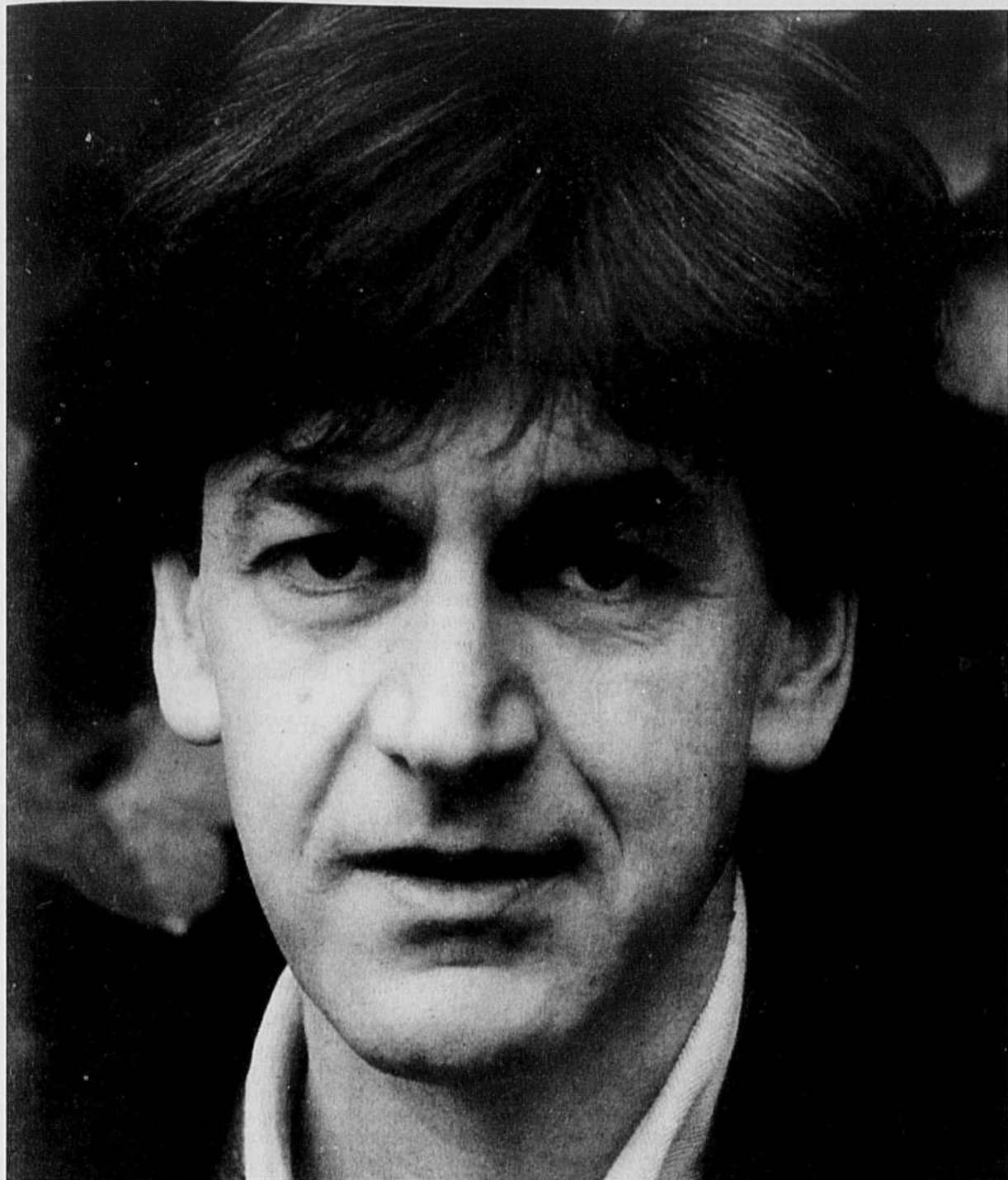
Pour obtenir le formulaire d'inscription, s'adresser à : (514) 252-3033

Loisir littéraire du Québec  
4545, av. Pierre-de-Coubertin, C.P. 1000, Succursale M  
Montréal (Québec) H1V 3R2

Téléphone: (514) 252-3033  
Télécopieur: (514) 251-8038

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS



Le philosophe Alain Finkielkraut

JACQUES SASSIER

## Rendre grâce

## L'INGRATITUDE

## Conversation sur notre temps

Alain Finkielkraut  
Avec Antoine Robitaille  
Québec Amérique  
Montréal, 1999, 230 pages

« Il y a, écrivait récemment le critique Gilles Anquetil dans *Le Nouvel Observateur*, un vibrato Finkielkraut. Un frémissement particulier de la main ou de la voix qui accompagne les indignations de cet intellectuel toujours secoué d'inquiétude. » Ce vibrato, le collègue Robitaille, pas chiche, a voulu l'entendre et nous l'offrir en partage, d'où cette profonde « conversation sur notre temps » intitulée *L'Ingratitude*, que publie ici la maison Québec/Amérique en version entièrement réécrite puisque, comme l'indique Finkielkraut, « rien de moins vivant désormais que la parole vive, quand elle est abandonnée à elle-même ».

Il y a de bons livres, intelligents, éclairés; d'autres sont grands, profonds, troublants. *L'Ingratitude* s'inscrit d'emblée dans la seconde lignée. Rédigé dans une langue admirable, brillant mais sans orgueil, cet essai vient nous rappeler que la véritable critique n'a que faire de l'hypocrite retenue dont se réclament les pleutres; sa seule et unique demeure est la générosité lucide, dans les refus comme dans les adhésions.

Générosité: ce mot parvient difficilement à se faire entendre dans une époque d'ingratitude comme la nôtre: « Ce qui caractérise notre temps, c'est, comme l'a noté profondément Hans Jonas, la nature quasiment compulsive du progrès. » C'est en ce sens qu'il faut comprendre le propos d'Alain Finkielkraut: obnubilés par l'idéologie du changement, du mouvement, animés par le fantasme d'une modernité enfin libre et autonome parce que débarrassée du fardeau de ses morts encombrants, adhérant à la fuite en avant techniciste afin de tourner une fois pour toutes le dos aux préjugés des anciens, consommateurs béats plutôt qu'héritiers obligés, nous pratiquons sans même nous en rendre compte, souriant sur le chemin des Dames, un nihilisme par où se perd notre humanité.

## Nouvelle tradition

Le philosophe pose la question: « À délier ainsi l'être de l'héritage, est-on, comme le croit notre temps, plus libre, plus lucide et plus ouvert? » Nos progressistes modernes l'affirment, eux qui ont fait du progrès, qui était un arrachement à la tradition, notre nouvelle tradition. Le mot « conservateur » est devenu une insulte aux yeux de tous, et l'argument de la nouveauté, notre nouveau passeport philosophique et social. Ces révolutionnaires, affirme pourtant Finkielkraut, se trompent de bataille.

Péguy avait déjà dit: « Une révolution est un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition plus parfaite, un appel d'une tradition moins profonde à une tradition plus profonde, un reculement de tradition, un dépassement en profondeur; une recherche à des sources plus profondes; au sens littéral du mot, une ressource [...] ». Mais cette ressource, aujourd'hui, est vouée aux gémonies. À l'heure du cosmopolitisme débridé qui nous impose d'abandonner la belle expérience de l'hospitalité au profit de l'idéologie dévoyée de la tolérance, la tradition est une balafre culpabilisante qu'on s'empresse d'anéantir ou de faire servir, en l'altérant, de caution à notre arrogance moderne.

Ainsi, victimes de la dictature de ce « conservatisme du mouvement », les œuvres des anciens, lorsqu'elles sont relues, ne le sont pas afin de nous permettre d'entrer en contact avec une altérité révélatrice de la part d'opacité qui nous habite, mais bien plutôt dans le but d'illustrer la bêtise du génie passé. Nous serions, aujourd'hui, enfin libres et modernes, contrairement à ces esprits du temps passé que le préjugé aveuglait: « Tous les testaments sont aujourd'hui périmés par notre sensibilité à la diversité des héritages. Nul mort ne peut plus nous disputer le dernier mot. C'est ainsi que la dénonciation vertueuse de l'ethnocentrisme débouche sur sa modalité la plus inquiétante: l'ethnocentrisme de l'actuel. » Chesterton, que cite Finkielkraut, avait déjà dessiné, avec son style inimitable, les traits de cette posture que sa présomption rend ridicule: « Ce n'est pas faire preuve de courage que de s'en prendre à des choses séculaires ou désuètes, pas plus que de provoquer sa grand-mère.

*L'homme réellement courageux est celui qui brave les tyrannies jeunes comme le matin et les superstitions fraîches comme les premières fleurs.*

Provoquer sa grand-mère: voilà le nouveau programme de ceux-là (et les situationnistes à la Debord et Vaneigem en sont) pour qui l'épanouissement de la vie exige que l'ancien monde soit défait, de ceux-là qui ont rejeté cette idée selon laquelle « il faut sans nul doute aider les vivants tout neufs à pousser, à s'épanouir et à se débrouiller dans la vie, la première mission de l'école est l'introduction du nouveau venu dans un monde plus ancien que lui. [...] La transmission est nécessaire à la liberté ». Refuser le fardeau de l'héritage n'entraîne pas une libération mais un abandon de l'homme nu à sa détresse insurmontable.

## Les petites nations

Cette réflexion sur « l'impudence des vivants » qui constitue le cœur de cette conversation, Alain Finkielkraut la doit en partie au concept de « petites nations » tel que développé par Milan Kundera et auquel la guerre en ex-Yougoslavie a conféré toute sa tragique profondeur. « C'est, écrit-il, le déracinement, autrement dit, qui révèle l'enracinement à lui-même. Il faut que viennent à manquer les conditions d'une vie libre pour qu'on cesse de croire à une liberté inconditionnelle. »

Précaires et périssables, les petites nations, et le Québec en fait partie, connaissent cette expérience de la catastrophe qui fait prendre conscience qu'« il faut un monde à la liberté ». Leur nationalisme, cette « non-coïncidence du réel et du rationnel », un scandale aux yeux des chœurs de la stricte loyauté civique, elles le vivent « comme une ressource et comme un don » visant à rappeler que le Babel des nations « est cette réalité têtue qui ne se laisse pas dissoudre en fonctionnalité pure ».

Depuis 1945 cependant, le souvenir des événements de la Seconde Guerre mondiale jette le discrédit sur ce nationalisme et incite plutôt à la suspicion qu'à la sympathie. Finkielkraut nous invite pourtant à adopter une position plus sensible à l'égard des « petites nations » et à tirer leçon de leur attitude. Leur résistance à l'uniformité repose sur une peur, mais sur une peur

« pour cette chose belle, gratuite, fragile et périssable qu'est la patrie non mortelle des mortels que nous sommes » et dont ils se veulent les héritiers.

Est-ce à dire qu'il faille donner un appui inconditionnel à tous les nationalismes? Ce serait mal connaître et mal lire Finkielkraut que de le croire. Pensez subtil plus que théoricien obscur, moins manieur de concepts qu'éclairé du vif de l'existence, le philosophe français ne propose d'aucune façon d'adhérer à une identité essentialiste qui déboucherait sur un enfermement ethnocentrique. Ce dont il parle, c'est de l'art d'hériter d'un monde qui, seul, peut nous permettre d'accéder à un univers qui ne serait pas une « version moderne de l'idylle » mais plutôt « ce projet modeste et grandiose: être avec les autres sur un pied d'égalité. Avec et non pas comme ».

Il y a, c'est vrai, un romantisme des petites nations susceptible de dérailler, d'entraîner des conséquences néfastes: « Or, comme dit Péguy dans un autre contexte, les épreuves terribles n'embellissent pas forcément leurs victimes. Le plus souvent, au contraire, la misère avilit. » Et cet avilissement suscite parfois un ressentiment (« lui-même légitime », ajoute-t-il, comme pour répondre à Marc Angenot) porteur de bien des dérives, ainsi que la spirale yougoslave et le conflit israélo-palestinien peuvent en faire la démonstration. Doit-on pour autant tout renier? « Qu'est-ce à dire sinon que le malheur s'atteste aussi dans les maladies qu'il engendre et que la sympathie pour les nations vulnérables est condamnée à la vigilance? »

Efficace dans son rôle d'avocat du diable qui pratique la contradiction pour obliger son vis-à-vis à nuancer et à approfondir, Antoine Robitaille écrit en postface que son intention était d'amener Finkielkraut à préciser son projet d'opérer « un dépassement de l'opposition trop tranchée entre l'ethnique et le civique ». Il peut dire: mission accomplie. *L'Ingratitude*, ce « plaidoyer pour l'amour du monde », est une épiphanie qui terrasse la pensée réductrice: « Contre l'invention de l'homme, il faut, avec Hans Jonas, défendre obstinément l'idée que l'homme est à découvrir et que le passé doit nous y aider. Il ne s'agit donc pas d'être nietzschéen mais d'être au rendez-vous et de ne pas se tromper de bataille. » Sa conclusion sera notre héritage.

[louis.cornellier@collanaud.qc.ca](mailto:louis.cornellier@collanaud.qc.ca)

## DES LIVRES ET DES IDÉES

JEAN-MARC PIOTTE

## Les grands penseurs du monde occidental

L'éthique et la politique de Platon à nos jours



Fides



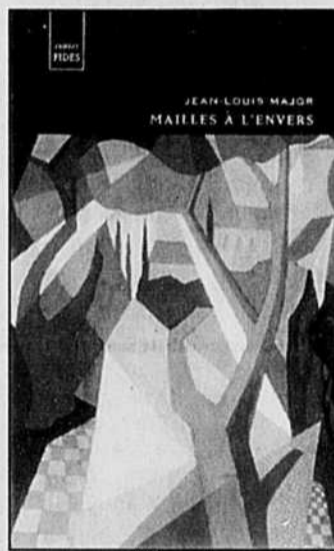
19,95 \$

Les grands penseurs du monde occidental s'avère un ouvrage ambitieux... Il constituera un excellent ouvrage de référence.

Robert Saletti, *Le Devoir*

Un livre pour ne pas oublier qu'il y a eu des penseurs dans les siècles passés qui restent essentiels pour éclairer et comprendre notre modernité.

Yvon Montoya



17,95 \$

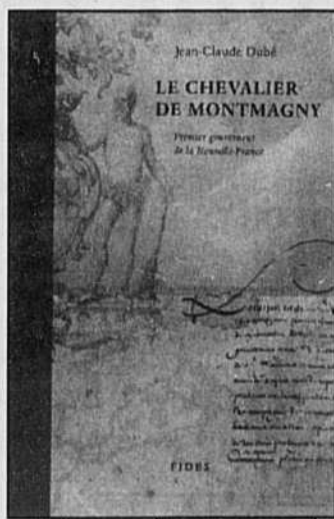
Dans une écriture ciselée, voici des contes d'aujourd'hui pour adultes.

Enfance est un récit foisonnant, touchant et plein d'intelligence.

Pascale Navarro, *Voir*



21,95 \$



29,95 \$

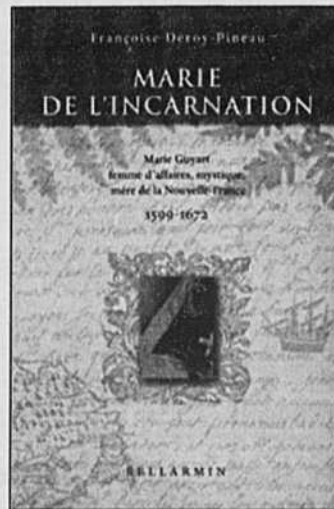
Le destin tout à fait extraordinaire du premier gouverneur en titre de la Nouvelle-France.

Jetant sur l'œuvre hégélienne un regard admiratif, amoureux même, l'auteur parvient à créer une œuvre au sens fort du terme.

Louis Cornellier, *Le Devoir*



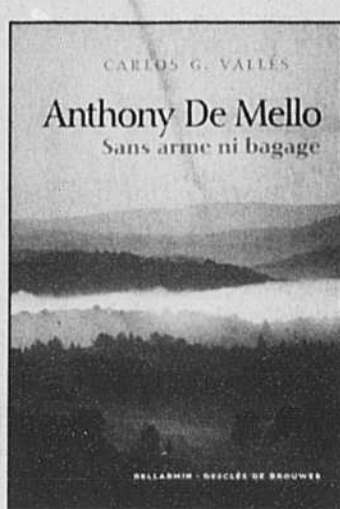
29,95 \$



29,95 \$

La biographie de Marie Guyart, femme d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France.

Le portrait et le cheminement d'un grand maître spirituel attachant et provocateur.



18,95 \$

FIDES  
En vente chez votre libraire

## LIVRES

BANDES DESSINÉES

## Retours en arrière

Un incontournable publié en intégrale

## WATCHMEN

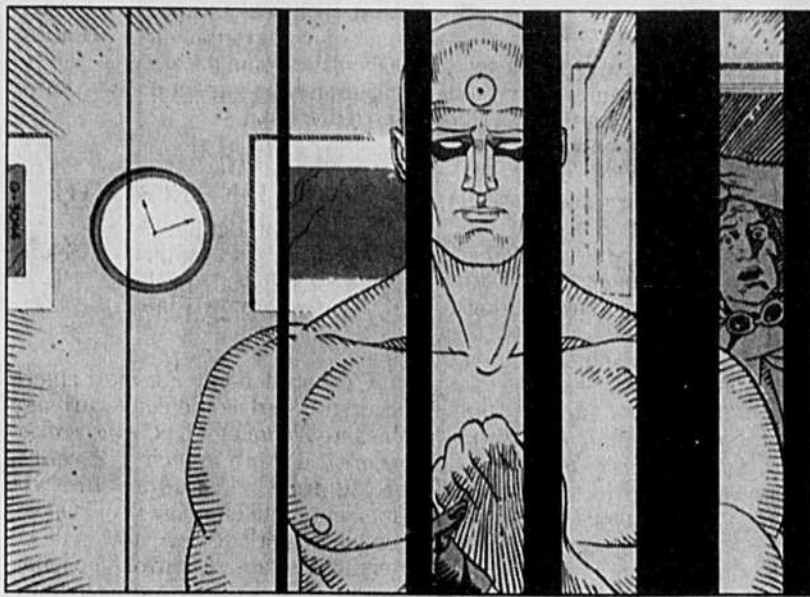
Alan Moore et Dave Gibbons  
Traduit de l'anglais  
par Jean-Patrick Manchette  
Delcourt, Paris, 1998, 397 pages

## DENIS LORD

Et si la cruauté pouvait être l'élément déterminant qui ferait la différence entre un humanisme impuissant et un monde sans guerre? La réponse qu'apporte à cette question un riche mégalomane, inspiré par Alexandre le Grand, sert de départ et d'aboutissement à un chef-d'œuvre de la bande dessinée créé en 1986, aujourd'hui disponible en intégrale chez Delcourt. Avec *Watchmen*, traduit ici timidement par *Les Gardiens* tout en conservant le titre original (incontournable, doté d'une pluralité de sens mais intraduisible), le scénariste Moore (*V for Vendetta*, *From Hell*) a révolutionné et transcendé la bédé de superhéros, insufflant au genre un caractère réaliste, politique, expérimentant brillamment sur les possibilités formelles du médium.

Les *Watchmen*, ce sont des justiciers costumés qui ont décidé de se lier pour combattre le crime jusqu'à ce que, en 1977, une loi fédérale interdise leurs agissements. Contrairement aux superhéros des récits traditionnels, les *Watchmen* ne sont dotés d'aucun pouvoir extraordinaire; le seul à déroger à cette règle est le docteur Manhattan, un scientifique qui a été désintégré lors d'un accident nucléaire et qui a pu ensuite se reconstituer, acquérir diverses capacités — celle de la télétransportation, entre autres — et devenir le fer de lance de la force de frappe américaine.

En 1985, Nixon est toujours à la Maison-Blanche; l'URSS occupe l'Afghanistan et menace de pousser ses déprédations plus à l'ouest. La guerre froide atteint le degré d'ébullition. Par ailleurs, le seul autre *Watchmen* à avoir été légitimé par les États-Unis, le Comédien, vient d'être mystérieusement assassiné. En parallèle avec la police, Rorschach, le justicier schizophrène, mène son enquête. Le meurtre du Comédien, ce vieux fasciste cynique, est-il le début de l'élimina-



SOURCE DELCOURT

Une planche de l'intégrale des *Gardiens*, par Moore et Gibbons.

tion complète des *Watchmen*? Ce crime a-t-il un rapport avec la tension entre les superpuissances?

Précis et efficace, le dessin en lui-même n'a rien d'exceptionnel; Gibbons recrée l'atmosphère des bédés de superhéros, l'hyperbole en moins, qu'il s'agisse de muscles, de combats homériques ou de pathos. Par contre, on peut présumer que s'adapter à un découpage aussi serré et rigoureux que celui de Moore devait demander un doigté hors du commun. Les couleurs de John Higgins craignent un peu au début, très agressives, criardes même, surtout pour un amateur de bédé européenne. Mais elles sont conformes au genre, avec, de surcroît, un code subtil de combinaisons diverses ajoutant des éclairages précis à des moments particuliers.

Les aspects les plus remarquables de *Watchmen* sont surtout son histoire et sa recherche narrative. Britannique, tout comme son comparse Gibbons, Moore sublime le cadre classique des récits de superhéros, les rendant tangibles, montrant leurs motivations pas toujours nettes. C'est une critique du genre qui tient également de la tragédie, de l'uchronie et de la politique-fiction, une réflexion sur la justice et l'engagement.

Les richesses formelles de l'œuvre semblent inépuisables tant chaque lecture offre ses découvertes. Le temps des images et des vignettes narratives avance et recule, mais pas toujours simultanément. *Watch* signifiant à la fois «montre» et «surveillance», le temps est ici un thème essentiel, perceptible dans d'incessants *flash-backs*, dans la reprise de plans, de manière graphique aussi, l'image de la montre, du compte à rebours prenant diverses formes.

Si la notion d'incontournable a un sens, *Watchmen* est à ranger dans cette catégorie. La traduction du défunt romancier Jean-Patrick Manchette me semble solide, même si elle se révèle parfois inefficace à témoigner de la polysémie de l'original. L'édition de Delcourt, qui suit celles d'Aréidit et de Zenda, emprunte un format sensiblement plus large que l'initiale de DC Comics. L'échelle de prix a malheureusement augmenté, elle aussi, alors qu'un tel chef-d'œuvre devrait être beaucoup plus accessible. En américain, on peut se le procurer pour environ 20 \$; en français, quintuplez la somme. Une couverture souple et un papier de facture plus modeste auraient contribué à démocratiser ce bijou, acclamé de par le monde.

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Frissons fantastiques

L'édition française fait de l'horreur un genre noble

Avec ses millions d'exemplaires vendus chaque année dans le monde, la collection «Chair de poule» fait la preuve que les enfants sont encore et toujours avides de frissons. Mais pourquoi laisser l'horrible vague aux seules mains des écrivains de séries vite faites et mal faites? Il semble bien que l'édition française vienne de se rappeler que le fantastique est un genre noble qui mérite que des auteurs de qualité s'y emploient.

## CAROLE TREMBLAY

La littérature fantastique doit-elle absolument se déployer en clichés gluants couchés sur du papier de mauvaise qualité? Y a-t-il une place pour des personnages plus nuancés, une écriture plus soignée et une réflexion plus profonde sur la nature du Bien et du Mal? Bref, pourquoi frissonner idiot quand on peut plonger dans du Lovecraft, du Conan Doyle ou du Edgar Allan Poe et se régaler à la fois de la beauté du Verbe et de l'horreur qu'il décrit?

## LA CITADELLE DES CAUCHEMARS

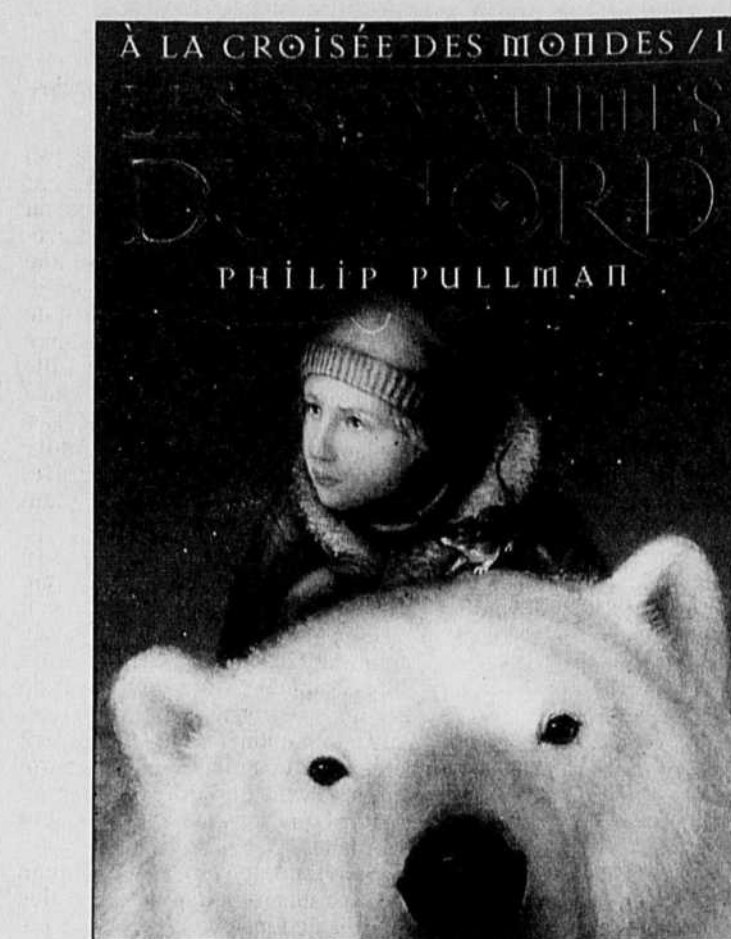
Christian Lehmann  
L'École des loisirs, Médium  
Paris, 1998, 154 pages

Ces questions forment le cœur du dernier ouvrage pour la jeunesse de Christian Lehmann, paru à l'École des loisirs l'automne dernier. Plus qu'un roman, *La Citadelle des cauchemars* est un véritable plaidoyer pour le genre: «*Ces histoires ne sont pas seulement destinées à faire peur, elles nous unissent à notre passé, aux hommes qui nous ont précédés. La Bible même est pleine d'histoires terrifiantes. Ces histoires nous rendent humains. Vincent, elles nous apprennent à aimer la vie, elles nous rappellent que nous sommes mortels, que les autres sont mortels, elles nous enseignent la compassion.*»

Le ton est donné dès la dédicace, qui énumère une vingtaine de prénoms des grands maîtres du fantastique, de Mary (Shelley) à Stephen (King), en passant par Guy (de Maupassant). Et le récit qui suit romance à peine la thèse.

Depuis la mort de son grand-père, Vincent est poursuivi par des cauchemars récurrents. Des rêves effrayants tant ils paraissent réels. Tellement réels qu'ils finissent par intervenir dans la réalité, à moins que ce ne soit la réalité qui s'y enfonce... Une nuit, Vincent est emporté par un Créateur vers la Citadelle des cauchemars. Il y retrouve son grand-père, en compagnie des grands auteurs du fantastique. Fantôme hanté par le regret de n'avoir jamais publié les récits qui l'habitaient, l'aïeul tente de rattrapper son erreur en convainquant son petit-fils de reprendre le flambeau.

L'ouvrage de fiction prend parfois des allures de pamphlet tellement les



attaques à R.S. Stine, la machine à écrire les Chaires de poule, sont directes. Un vrai massacre à la tronçonneuse. Rebaptisé D.L. Stern, le personnage est décrit comme «un escroc muni d'une calculatrice et d'une photocopieuse. Il pille les grands auteurs des siècles passés, et transforme leurs créations originales en bouillie prémâchée pour des générations d'adolescents qui n'ont aucun moyen de savoir qu'on leur sert la copie au lieu de l'original». Un coup de hache avec ça?

À LA CROISÉE DES MONDES  
LES ROYAUMES DU NORD  
LA TOUR DES ANGES

Philip Pullman  
Gallimard jeunesse  
Paris, 1998, 356 et 294 pages

Toujours chez Gallimard, vient de paraître *À la croisée des mondes*, une trilogie enlevante de Philip Pullman, un auteur britannique qui ne manque ni de souffle ni d'imagination. Encensée par la critique, récipiendaire de plusieurs prix importants, cette trilogie, déjà traduite en dix-huit langues, met en scène Lyra, une fillette d'un monde parallèle au nôtre, dans son combat plus ou moins conscient contre les insaisissables et mouvantes puissances du Mal. Le programme peut sembler un peu lourd présenté de cette façon, mais la suite ininterrompue de péripéties en font un véritable roman d'action, bourré de fantaisie et de trouvailles.

Les deux premiers tomes parus en français, *Les Royaumes du Nord* et *La Tour des anges*, nous transportent d'un monde à l'autre en compagnie de créatures étonnantes: sorcières centenaires, monstres sanguinaires, spectres dévorant la conscience hu-

maine... Mais la force principale de cette histoire réside sans contredit dans la création des personnages de «*daemons*». Le terme, tiré du sens étymologique d'«esprit», désigne non pas le diable, mais l'animal qui accompagne chacun des humains de l'autre monde. Le daemon forme un tout indissociable de son complément humain. Il lui est attaché de manière vitale; il ne peut ni le quitter ni même s'en éloigner. Il lui sert tout à la fois d'âme, d'alter ego et de métaphore de son identité.

«*La découverte de cette idée, qui m'a paru si riche de possibilités, restera le moment le plus excitant de ma vie d'écrivain*», confie Philip Pullman à un journaliste du *Monde*.

L'attachement viscéral de l'être à sa bête trouvera sûrement un écho puissant dans la psyché des jeunes de 10 ans et plus, dont l'univers émotif se détache à peine de l'amour inconditionnel pour les parents, un animal de compagnie ou une poupée.

À la fois complexe et palpitante, cette œuvre est d'autant plus passionnante qu'elle est doublée d'une réflexion subtile sur de graves questions métaphysiques portant autant sur l'identité personnelle que sur des problèmes d'ordre théologique. Pour tout dire, de la lecture des deux premiers tomes traduits en français, on ne retient qu'une seule question: quand arrivera le troisième?

## LE SCARABÉE D'OR ET AUTRES NOUVELLES

Edgar Allan Poe  
Gallimard jeunesse, coll.  
«Chefs-d'œuvre universels»  
Paris, 1998, 153 pages

Pour les amateurs d'original, Gallimard jeunesse propose *Le Scarabée d'or et autres nouvelles*, de Edgar Allan Poe, dans la collection «Chefs-d'œuvre universels», collection où on retrouve aussi le *Frankenstein* de Mary Shelly. Cette élégante édition sur papier glacé présente non seulement le texte intégral — dans sa célèbre traduction de Baudelaire — mais elle le situe dans son contexte historique et littéraire à l'aide d'une riche iconographie commentée. Aquarelles originales et documents d'époque alternent pour illustrer le récit, décrire le paysage américain et éclaircir les détails obscurs auxquels le texte fait parfois référence. C'est horriblement bien fait.

## AMOUR, VAMPIRE ET LOUP-GAROU

Marie-Aude Murail  
L'École des loisirs, Médium  
Paris, 1998, 177 pages

Enfin, dans un univers plus près du nôtre, Marie-Aude Murail a concocté un de ses habituels socio-thrillers avec *Amour, vampire et loup-garou*. Marianne, l'héroïne, travaille au CEPP, Centre d'étude des phénomènes paranormaux, l'équivalent français d'un laboratoire des Sceptiques du Québec. Ses convictions lui interdisent, bien entendu, de s'affoler devant des événements inexplicables, même quand tout la porte à croire que les loups-garous, les vampires et le diable en personne ont envahi sa petite ville. Mais la belle Marianne a beau être scientophile, la peur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Construit comme un suspense d'horreur, ce roman ne démonte qu'à la toute fin les mystères paranormaux pour leur donner enfin une explication rationnelle. Mais la romancière a eu l'heureuse idée de laisser quelques zones floues au cœur de sa conclusion cartésienne. L'amour, la folie humaine, tout comme certaines manifestations parapsychologiques, demeurent des mystères insondables avec lesquels le cerveau humain doit composer, pour le meilleur et pour le pire.

## Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

## À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

## À gagner:

- 1<sup>er</sup> prix: Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2<sup>e</sup> prix: Une bourse d'études de 2 000\$
- 3<sup>e</sup> prix: Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DM DIFFUSION MULTIMEDIA

1-800-267-0947

ANNE GILBERT, ESPACES FRANCO-ONTARIENS  
Essai  
23,00 \$  
Éditions du Nordir

Il est de plus en plus commun de parler de l'Ontario français au pluriel.

Regroupement des éditeurs canadiens-français

## LIVRES

POLARS

## LA VIE LITTÉRAIRE

## Festival du livre

Dans la frénésie des activités littéraires parisiennes, de petites nouvelles d'ici bas articulées autour du livre ont échappé à notre attention. Quelques lignes pour gentiment vous les rappeler...

Marie-Andrée Chouinard  
Le Devoir

Un premier festival littéraire international à Montréal? Il semblerait que oui, si l'on en croit les premières manifestations publicitaires de Métropolis Bleu (Blue Metropolis pour la version anglophone bien sûr), qui annonce cette manifestation pour la fin du mois d'avril, du 21 au 25.

Avec la Journée mondiale du livre en plein milieu (le 23), le festival prévoit notamment une série de rencontres avec de nombreux écrivains, des conférences orientées autour du thème du festival, «l'écrivain, l'œuvre».

Au nombre des auteurs invités, du Québec, du Canada et du monde entier, francophones et anglophones, notons Bernard Assiniwi, Russell Banks, Lise Bissonnette, Neil Bissoondath, François Charron, Hélène Dorion, Lorna Crozier, Amitav Ghosh, Evelyn Lau, Monique Proulx, Dany Laferrière et des dizaines d'autres encore.

Le festival compte notamment un hommage à l'Irlandais-Canadien Brian Moore, auteur d'une vingtaine de nouvelles dont *The Secret of Passion of Judith Hearne* et *The Colour of Blood*. Son œuvre *Black Robe* a aussi été adaptée pour le grand écran.

Parmi les thèmes abordés en table ronde, notons des débats autour de l'utilisation de la vie et du mensonge dans l'œuvre, l'art et les périls de la biographie, l'expérience de femmes écrivaines, ainsi que d'hommes, la dramaturgie, les écrits qui décrivent des ailleurs, l'identité autochtone mise en mots, en plus d'une rencontre avec le grand romancier américain Russell Banks et une soirée de poésie.

Le festival est présenté par la Writers' Federation et la Fondation Blue Metropolis. Il aura lieu à l'hôtel Europa, au 1240 de la rue Drummond. Pour de plus amples renseignements, on peut téléphoner au (514) 487-4126. Adresse de correspondance: 5136, avenue Notre-Dame-de-Grâce, Montréal, H4A 1K3.

## Prix Trillium, version anglaise

Après le dévoilement des finalistes pour les prix Trillium, version francophone, le gouvernement ontarien révélait-il y a peu le nom des mêmes finalistes mais pour la portion anglophone du concours. Il s'agit d'André Alexis, de Barry Callaghan, d'Alan Cumyn, de Sandra Gulland, d'Alice Munroe, de Michael Ondaatje, de Shyam Servadurai et de Linda Spalding.

En français, les finalistes sont Marguerite Andersen, Jean Mohsen Fahmy, Pierre Raphaël Pelletier, Daniel Poliquin et Stefan Psenak. Les prix Trillium sont les plus prestigieux prix littéraires remis en Ontario. Les œuvres de tout genre sont admissibles et les auteurs gagnants reçoivent chacun 12 000 \$, en plus d'un montant de 2500 \$ qui est versé à la maison d'édition dans le but de faire de la promotion. Le nom des gagnants sera dévoilé le 15 avril prochain.

## LIVRES PRATIQUES

## Yoga

## YOGA

## POUR UNE VIE MEILLEURE

M. D. et M. G. Pierce  
Traduit de l'anglais par Eva Vigot et Simone Honorat  
Editions Vigot  
Paris, 1998, 159 pages

Ce manuel pratique de respiration et de mouvement s'adresse aux débutants et peut être utilisé à la maison. Il s'agit d'un yoga pour chaque corps qui s'adapte aux besoins individuels de chacun. C'est un moyen pour rester souple et énergique. Que vous soyez dans une chambre d'hôtel ou chez vous, tout ce dont vous avez besoin, c'est d'un tapis sur lequel vous pourrez faire vos exercices et de votre manuel qui vous guidera dans vos exercices de respiration et de mouvement.

## LA GYMNASTIQUE DANS UN FAUTEUIL

Christine Conti  
Chiron éditeur, France  
1998, 95 pages

Ce guide propose une méthode de gymnastique douce qui s'adresse à tous ceux, jeunes ou âgés, assis huit heures devant l'ordinateur ou à un bureau, ou encore bloqués dans les embouteillages et qui souffrent d'un manque d'exercice. Il s'agit d'exercices peu compliqués et non fatigants qu'on peut exécuter seul, facilement, assis dans son fauteuil. Des exercices qui valent aussi pour les personnes âgées ou à mobilité réduite et aux individus trop sédentaires. Il s'agit donc d'une méthode accessible à tous.

R. R.

## Chronique d'une tempête annoncée

## LA TEMPÊTE DU SIÈCLE

Stephen King  
Traduit de l'américain  
par William O. Desmond  
Albin Michel, Paris, 1999, 443 pages

L'intrigue se déroule à Little Tall Island. Vous vous souvenez? Cette petite île au large du Maine où habitait Dolores Claiborne, du roman éponyme? C'est l'hiver et une colossale tempête avance, lentement mais sûrement. Au milieu de la cohue des préparatifs, le cadavre de Martha Clarendon, une vieille dame de l'île, est découvert; elle a été sauvagement assassinée. Et l'assassin, un étranger nommé André Linoge, attend qu'on l'arrête, confortablement assis dans le fauteuil de sa victime...

Mais voilà, il n'est pas du genre rassurant, ce Linoge. Et, comme dans tout bon roman d'épouvante, il a des pouvoirs insoupçonnés. Les habitants de l'île seront donc à la fois prisonniers de la tempête et de cet homme mystérieux, inquiétant, voire inhumain, qui les manipulera et leur fera connaître les pires atrocités. Il veut quelque chose et ne partira que lorsque sa quête sera satisfaite.

Si le topo de ce récit *gore* donne des frissons et laisse présager des heures de tension et d'angoisse délectables, la structure du scénario, toutefois, est on ne peut plus agaçante. Car ce n'est pas un roman que l'on propose au lecteur mais bien le scénario de la télé-série diffusée en février dernier sur ABC-TV. Si cette série fut considérée, à raison, comme l'un des événements marquants de la rentrée hiver 1999 de la télé américaine, la magie s'éteint à la lecture du scénario dont la structure est malheureusement omniprésente.

Résultat: les personnages apparaissent sans la profondeur psychologique que sait magistralement leur insuffler King et le suspense souffre sérieusement de ce choix éditorial. Car il y a bien trop peu de texte descriptif entre les longs dialogues dans ce récit. Et c'est généralement dans la mise en place et la description des protagonistes, des situations et des lieux, construits avec une minutie quasi maniaque, que s'opère le talent de Stephen King. Dommage!

N. B.: les vrais fans de Stephen King peuvent toujours s'amuser à comparer le scénario original avec l'adaptation télé et tenter de trouver où s'est opérée la censure de ABC. Ça les occupera un moment.

## LE CHEVAL DU CRIME

Christopher Carter  
Robert Laffont, Paris  
1998, 259 pages

Après un premier roman policier intitulé *Le Dernier Crime d'Agatha Christie*, Christopher Carter récidive avec *Le Cheval du crime*, second roman de la série des Enquêtes de Lord Percival. Tout comme Les dossiers de Scotland Yard de J. B. Livingstone et des dizaines d'autres, cette série s'inscrit dans la longue lignée des «crime stories» à l'anglaise, dont Conan Doyle, Agatha Christie, Gilbert Keith Chesterton et Dorothy Sayers sont les plus nobles représentants.

Au centre de l'histoire, un criminel intelligent et séduisant: Lord Percival Kilvanock, châtelain écossais un tantinet excentrique. Avec l'aide d'Angus Dodson, chef superintendant de Scotland Yard, Lord Percival mène l'enquête et ré-



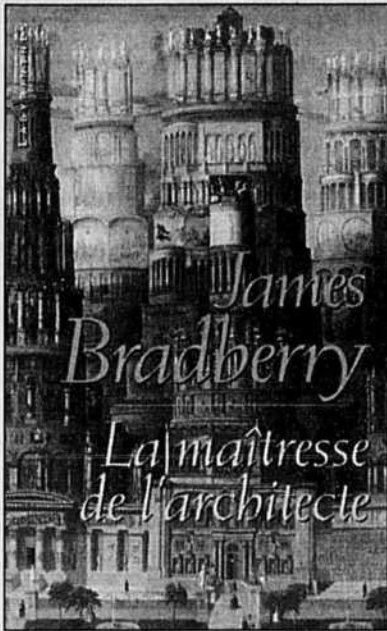
sout l'énigme de trois meurtres — ceux de deux hommes et d'un pur sang — survenus dans le milieu très élégant des éleveurs de chevaux à la veille du derby d'Epsom.

Que leurs noms soient Poirot et Japp, Higgins et Marlow ou Percival et Dodson, les personnages de ces romans à énigmes sont tous semblables et les intrigues, interchangeables. N'empêche, bien que les romans de cette nouvelle série ne réinventent rien, ils sont bien construits et répondent tout à fait aux critères du genre. Si le roman de détection, du genre qu'on lit à la gare ou à l'aéroport, vous plaît, vous passerez un agréable moment. Si Agatha Christie provoque chez vous une montée d'urticaire, laissez passer.

## LA MAÎTRESSE DE L'ARCHITECTE

James Bradberry  
Traduit de l'anglais  
par Raphaële Provost  
Librairie des Champs-Élysées,  
collection «Labyrinthes», Paris  
1999, 284 pages

Par une belle matinée printanière, Jamie Ramsgill, éminent professeur d'architecture à l'université Princeton, se rend chez Laycutt & Farr, architectes, afin de rencontrer son ancien collègue d'études, David Laycutt. Ce dernier lui a récemment offert de se joindre à sa boîte de Philadelphie et Ramsgill se sent prêt à relever le défi. Mais voilà, Laycutt vient de disparaître, emportant avec lui une partie de l'argent de la firme. Et personne ne semble savoir ce qui se passe réellement. Histoire de chantage? Tout porte à le croire. En fait, on sait bien peu de choses sinon que Laycutt a reçu, le matin même de sa fuite, une lettre en provenance



de Jim Thorpe, petite ville minière au nord de la Pennsylvanie. L'ivide, il s'est excusé, a pris la direction des toilettes et n'est jamais revenu.

L'amitié de Ramsgill pour Laycutt le poussera à mener sa propre enquête, qui le plongera dans les méandres insoupçonnés du petit monde du marché de l'art où crime, meurtre et convoitise se côtoient plus souvent qu'on aurait tendance à le croire.

Après *Le Septième Sacrement* et *La Mélancolie des ruines*, Bradberry a concocté, dans *La Maîtresse de l'architecte*, une jolie histoire, honnête et plutôt bien menée. Les amateurs de Margaret Truman (*Murder at the National Museum, Murder at the National Cathedral*, etc.), et, plus généralement, des romans d'enquête «*High Society*» devraient y trouver leur compte. Et ceux qui raffolent des intrigues ayant comme toile de fond le milieu de l'art devraient éprouver un certain plaisir, bien que l'on soit loin de la qualité littéraire de *L'Amant sans domicile fixe* de Fruttero & Lucentini ou du *Tableau du maître flamand* d'Arturo Pérez-Reverte. Et puis, la traduction laisse parfois à désirer, à commencer par le titre, en anglais *Eakin's Mistress*, du nom du peintre dont le tableau est au cœur de l'énigme.

## L'HOMME ET L'ENFANT MAURE

Albert Martin  
Illustrations de Louise Latraverse  
Le Loup de Gouttière, Montréal,  
1998, 216 pages

*L'Homme et l'Enfant maure* raconte l'histoire de Luc, jeune homme dont l'univers entier chavire lorsque son fils disparaît. Il quitte sa conjointe, Patricia, et le Québec pour errer sans but précis au Maroc.

Dans les rues de Tanger, il rencontre Jawad, chauffeur de taxi, et la petite Malika, enfant abandonné qui l'entraînera dans une aventure envoûtante. Une quête de soi, un récit initiatique sur fond de mystère moyen oriental.

## LA COLLINE ÉCARLATE

Anne Beddingfield  
Librairie des Champs-Élysées  
coll. «Labyrinthes»  
Paris, 1999, 188 pages

C'est sur fond de Far West américain que se déroule cette curieuse histoire d'enquête. *La Colline écarlate*, c'est d'abord le récit d'un convoi de femmes, en quête d'une vie meilleure, qui chemine vers l'Ouest, en pleine période d'expansion de ce territoire. Dans ce convoi, une jeune veuve, Laura de Quercy, en route vers Fort Laramie. Elle doit y rejoindre son frère, Peter Gallagher.

Gallagher est fonctionnaire au Bureau des affaires indiennes et ses connaissances de la langue sioux ont fait de lui l'homme de confiance du gouvernement. C'est à lui que revient la délicate tâche de préparer les négociations avec les Amérindiens pour la récession du territoire de Fort Laramie. Mais ces négociations ne se font pas dans la joie et l'allégresse. Et, de part et d'autre, les têtes tombent: deux militaires sont retrouvés scalpsés, des squaws sont agressées, des armes, dérobées. Laura participera en catimini à l'enquête sur ces tristes événements, recueillant les confidences de tout un chacun et démantelant, patiemment, l'écheveau de l'énigme.

Ce récit, sorte de mélange pro-autochtone de *Stagecoach*, *Fort Apache* et *Cheyenne Autumn* du cinéaste John Ford, réussit à bien évoquer l'univers du Far West américain. Un

genre de version féministe de la série télévisée des années 70 *Cent filles à marier à Seattle* non sans intérêt, même si les westerns sont franchement plus palpitants lorsque «politically incorrect». Vivement Jim Jarmush (*Dead Man*)!

## COUP TORDU

John Gilstrap  
Traduit de l'américain  
par Hubert Tézanas  
Presses de la Cité  
Paris, 1999, 420 pages

Dans cet étrange portrait de famille, Gilstrap, auteur du thriller à succès *Nathan*, met en scène un couple paisible habitant une petite ville tranquille du sud des États-Unis. Jake et Carolyn Brighton sont de bons citoyens, qui payent leurs taxes et respectent scrupuleusement la loi. Jusqu'au jour où leur univers chaviré lors d'un banal contrôle policier au garage de Jake. Pris de panique, Jake sort une arme et braque l'agent du FBI.

Pourchassés à travers les États-Unis pour un crime qu'ils n'ont pas commis, les Brighton ne sont pourtant pas blancs comme neige. De leur vrai nom Donovan, ils ont été accusés, quatorze ans plus tôt, d'avoir assassiné seize personnes et provoqué un horrible désastre écologique.

Ce «road thriller» est un suspense haletant, habilement mené par Gilstrap et d'autant plus captivant que cette famille américaine moyenne pourrait être la vôtre, la mienne.

Tout comme *Nathan*, *Coup tordu* devrait prochainement être adapté au grand écran puisque Arnold Kopelson, producteur du troublant *Sept* et du *Fugitif*, en a acquis les droits.

Marie Claude Mirandette

## PARACHUTE

revue d'art contemporain | contemporary art magazine

&amp; ATELIER PSYCHANALYTIQUE

## Art et psychanalyse II

Sur ma manière de travailler de

vendredi 9 avril 1999

9h30

Chantal Pontbriand, directrice PARACHUTE, revue d'art contemporain  
Mot de bienvenue: Qu'avons-nous en commun?

9h45

Hervé Bouchereau, fondateur de l'Atelier psychanalytique — modérateur  
David Dorenbaum, psychiatre et psychanalyste, Toronto  
*Creativity and Void*Rebecca Comay, professeur de philosophie et d'études littéraires, Toronto  
*From Melancholia to Fetishism: Waverings of the Dialectical Images*Jean Klucinskas, chercheur, Montréal  
*L'Émulation et le style de l'autre*Gilles Mihalcean, artiste sculpteur, Montréal  
*La Sculpture, une approche de l'imaginaire local*Simon Harel, professeur de littérature et psychanalyste, Montréal  
*Ce qui me vient à l'esprit... «l'ensauvagement de la voix»*Tom Dean, artiste multidisciplinaire, Toronto  
*The Whole Catastrophe*

12h00

période de questions d'une demi-heure

14h00

Thérèse St-Gelais, chargée de cours en histoire de l'art, UQAM — modératrice

Lise Monette, philosophe et psychanalyste, Montréal  
*Le Style qu'on me prête*Birgit Pelzer, professeure d'esthétique et de philosophie, Bruxelles  
*Qu'est-ce qu'un objet?*Michael Stone-Richards, historien de l'art, Evanston  
*Mind Corporeal with Presences: Body, Face, Material*Gérard Wajzman, écrivain et psychanalyste, Paris  
*L'Œuvre d'art et l'interprétation*Pierre Hébert, cinéaste d'animation, Montréal  
*Technologie, corps, langage*Claude Dumézil, psychiatre et psychanalyste, Paris  
*L'Art du style ou comment utiliser la fiction dans une pratique du Réel*

16h00

période de questions

Samedi 10 avril 1999

10h00

Colette Tougas, directrice adjointe de PARACHUTE — modératrice

Hervé Bouchereau, fondateur de l'Atelier psychanalytique, Montréal  
*et de quelques autres*Rodney Graham, artiste multidisciplinaire, Vancouver  
*Freud's Dream of the Botanical Monograph*Michael Newman, philosophe et théoricien de l'art, Londres  
*Memory, Sublimation and the Death Drive*Massimo Guerrera, artiste, Montréal  
*Pour tout ce qui nous traverse*Gérard Pommier, psychiatre et psychanalyste, Paris  
*L'acte psychanalytique est-il «créatif»?*

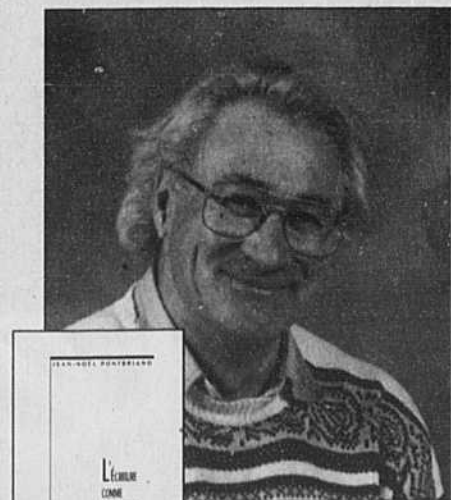
11h30

période de questions

Lancement du numéro 94 de PARACHUTE le vendredi 9 avril à 18 heures  
Librairie Olivieri: 5219, Chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal

## LE LOUP DE GOUTTIÈRE

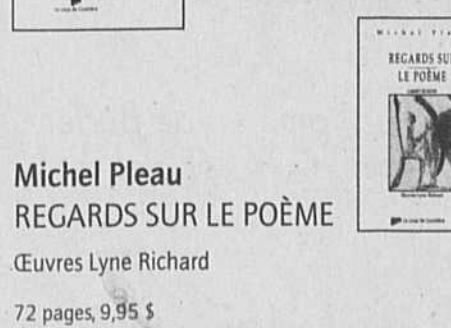
Un ensemble de réflexions sur la création littéraire



Jean-Noël Pontbriand

L'ÉCRITURE  
COMME EXPÉRIENCEEntretiens avec  
Michel Pleau144 pages,  
14,95 \$

Carnet de notes d'un jeune écrivain

Michel Pleau  
REGARDS SUR LE POÈME

Œuvres Lyne Richard

72 pages, 9,95 \$



347, rue Saint-Paul, Québec. Tél.: (418) 694-2224 Téléc.: (418) 694-2225

LES ARTS  
ARTS VISUELS

# La théorie du nuage

## BESTIAIRE

Michel Boulanger  
Galerie Christiane Chassay  
358, rue Sherbrooke Est  
Jusqu'au 3 avril

### BERNARD LAMARCHE

L'actuelle exposition des œuvres peintes et dessinées de Michel Boulanger à la galerie Christiane Chassay constitue une première exposition solo depuis ses passages à l'exposition *De fougue et de passion*, il y a deux ans, au Musée d'art contemporain de Montréal, et à *Peinture peinture*, l'exposition gigantesque de peinture abstraite organisée l'an dernier par l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal. Lors de ce dernier événement, le peintre, dont on connaît les compositions complexes et les cambours visuels, avait mis en scène des personnages de Disney émergent d'un fond nuageux traité selon une perspective aux effets variables. Les œuvres de cette nouvelle mouture poursuivent dans cette veine que l'auteur fouille depuis quelques années, et avec une plus grande assurance dans la nouvelle tournure que prend sa production depuis deux ans environ.

A situer quelque part entre les premières toiles de Dali, de qui pourtant il ne reprend pas en totalité la folie de la «paranoïa critique», et les élucubrations d'un Jérôme Bosch, tout en prenant en considération la pratique et la théorie de la peinture de la Renaissance sans négliger les extravagances de la perspective à travers les leçons de l'anamorphose et du raccourci, les toiles de Boulanger constituent de fameuses casse-tête. Les espaces cubiques, plutôt que de calmer la composition, l'agitent et la donnent en pleine expansion. A travers ces brumeuses scénographies, les personnages de dessins animés que sont Donald Duck, Winnie l'ourson, Goofy et d'autres encore émergent de ces perspectives fuyantes, qui traditionnellement assurent l'unité de la composition. Inscrivant l'incommensurable (le nuage) dans le domaine clairement délimité (vraiment? regardez de plus près...) offert par la perspective, Boulanger élabore des scènes agitées, tumultueuses, en se gardant bien de faire dans la confu-



Nature curieuse, 1999, une huile sur toile de Michel Boulanger

SOURCE GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

sion. Cette tourmente vise à dérégler l'ordre trop clairement établi et en même temps à montrer en quoi la convulsion peut répondre d'impératifs structureux.

### Un jeu d'enfant

Comme dans ce jeu de l'enfant qui regarde le ciel découpé par les blanches volutes des nuages ou encore, selon une version plus sophistiquée tirée des notes de Léonard de Vinci, cet épisode où il s'agit de déceler des formes dans la configu-

ration des lézardes d'un mur, Boulanger tire ses formes de l'insaisissable. Ou de ce qui est supposé comme tel. Ainsi, dans ces «nuées», comme il les appelle, l'artiste fait surgir de l'informe les structures de la composition, desquelles semblent fuir les bonshommes animés, découpant les lignes de force des compositions, forçant le regard à sa plus belle vigilance. Des formes se déçoquent, s'imbriquent à d'autres, appartiennent à des ensembles qui les englobent.

Seules ces récurrentes et énigmatiques figures à l'avant-plan se détachent des fonds troubles, comme pour mieux nommer ce qui apparaît alors comme un organisme plus cohérent. L'artiste provoque ainsi des hiatus dans la toile, avec cette figure à l'avant-plan qui semble, à travers les codes de couleurs et la facture qui les distinguent, provenir tout droit de la peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par exemple, cette vache au regard à la fois détaché et presque inquisiteur (disent certains), inscrite dans

l'espace de cette fabuleuse composition intitulée *Nature curieuse*.

Par ses titres, Boulanger se réfère à cette ancienne pratique de la peinture d'humeur, telle que connue généralement depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ceci dit, la connaissance de ce type de peinture n'est pas nécessaire pour apprécier la «psychologie» propre à chacune des quatre grandes compositions de cet ensemble cohérent. Ces natures sont tour à tour «anxieuses», «curieuses», «inquiètes» ou «tranquilles». Ainsi, les figurants nébuleux des tableaux de Boulanger ici se reposent et flânent, ailleurs courent dans tous les sens chronométré à la main, sinon se font espier, inquisiteurs, quand ils ne sont pas effrayés. A l'intérieur de ce qui pourrait sembler n'être que des variations habiles sur des formes et des espaces (à la Escher?), l'artiste prend soin de donner, par l'imposition d'un ton, une relative unité narrative à ses toiles. Question de s'amuser encore plus. Boulanger se fait par contre plus virtuose dans ses dessins, qui par le trait fourmillant conjuguent la courbe et la droite dans des compositions similaires à celles des tableaux.

Et que dire encore de ce bleu du ciel qui se devine le plus souvent tout au fond du tableau, et qui donne une assise «naturaliste» à ces créations débridées? Simple ouverture sur un troisième plan? Aménagement stratégique d'une fenêtre dans la fenêtre du tableau, qui donne la mesure divine des scènes éclatant sous nos yeux (ne sommes-nous pas dans les hautes sphères célestes)? Cela reste à voir.

Par contre, ce qui s'affirme à nouveau dans cette peinture, c'est la façon dont Boulanger continue de montrer la faculté des signes à se métamorphoser constamment, de ne jamais s'appartenir totalement, tributaires qu'ils sont de leur contexte. Ainsi, la métamorphose est à l'honneur dans ces toiles, elle qui dans l'histoire a fourni moult défis aux peintres.

## Corps à corps 20 ans à Parachute

### FRAGMENTS CRITIQUES 1978-1998

Chantal Pontbriand  
Éditions Jacqueline Chambon,  
Nîmes, 1998, 283 pages

### BERNARD LAMARCHE

Faut-il toujours se méfier des recueils de textes critiques d'un même auteur? Ce semble être un réflexe conditionné que de penser ainsi, mais ces sommes peuvent parfois suppléer à l'établissement d'une réelle pensée. Au Québec, dans le domaine des essais sur l'art, les «pièces détachées sur l'art» que sont les *Vedute* de René Payant (Trois, 1987) surplombent toujours le paysage de l'édition. Aussi, en ce qui concerne ce genre fragmentaire, pour ceux qui, comme nous, tant pour la solidité des essais qu'ils contiennent que pour la belle matérialité de l'ouvrage lui-même, vouent un respect aux *Essais datés* (La Différence, aussi de 1987) du théoricien belge Thierry de Duve, anciennement rattaché à l'Université d'Ottawa, la lecture de ce type de collation de textes commande un regard exigeant.

C'est dans ce contexte que sont reçus ces *Fragments critiques* de la directrice de la revue *Parachute*, Chantal Pontbriand, qui s'échelonnent sur près de 20 années de pratique. Or, si les écrits de Pontbriand n'ont pas le souffle remarquable et l'audace, presque l'arrogance, des essais de Duve, ils ne partagent pas non plus la forte pulsion théorique de Payant, que d'aucuns voudraient taxer d'hermétisme. Non, comparativement aux percées des *Vedute* et aux risques des *Essais datés*, les *Fragments critiques* de Pontbriand — le titre de l'ouvrage n'est pas trompeur à cet égard — possèdent cette qualité et ce défaut propres à toute pratique de la critique qui jette des regards ponctuels sur l'état de certaines questions de ne pas veiller à enchaîner dans un projet plus global chacun des pas réalisés dans la compréhension de son objet, ici l'art contemporain.

Les dix-neuf textes de l'ouvrage parcourent le corps sous toutes ses coutures, celui des performeurs sur lesquels les premiers textes reviennent avec plus d'insistance, celui des artistes, évidemment, mais aussi celui des spectateurs, sans jamais tomber dans une pragmatique trop déterminante où le corps du spectateur serait limité à une fonction ou à un rôle d'opérateur. Ainsi, les textes de Pontbriand, sans le devancer toutefois, sont bien ancrés dans le moment de l'histoire de l'art d'où l'auteur émerge, à savoir une époque où l'enjeu premier consistait à se sortir d'une critique typique (américaine) où le corps n'avait pour ainsi dire pas droit de cité, le discours sur l'art ayant engoncé la pratique — dans ce cas la peinture — dans les cadres réduits de la quête de sa spécificité et de sa pureté. Faut-il rappeler que la revue *Parachute*, fondée en 1975 par Pontbriand (avec France Morin), à juste titre, dès ses premiers numéros, porté haut la flamme de l'interdisciplinarité et aussi élevé le flambeau de l'art international, postulant l'art comme fait social ou, mieux, comme attitude sociale.

### Écriture

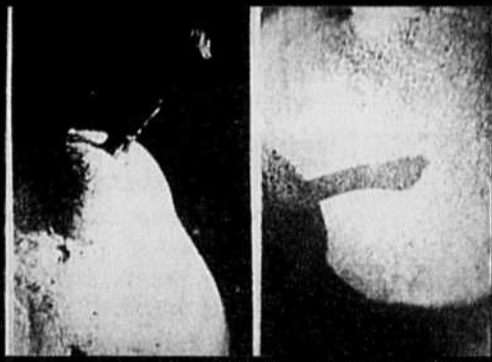
Fait étonnant, rares sont les textes qui participent de la rhétorique que les détracteurs de la revue qualifient d'obscur. Au contraire, ils sont de commerce relativement facile et d'une écriture qui, sans se parer des vertus de la vulgarisation, loin de là, s'évertue à rendre la qualité des affects (et non pas des émotions, à ne pas confondre) éprouvés par la critique, ce qui parfois lui fait commettre des glissements conceptuels importants, notamment dans le texte sur Michael Snow, un des premiers articles du recueil, où les regards historiques et subjectifs se perdent l'un dans l'autre. Et comme dans cet autre, «*Les peintres de la vie moderne*», construit sur une notion d'éthique dont les paramètres resteront imprécis tout le long de la lecture, donnée sans plus comme une «prise de position, une attitude qui se définit par un travail».

Par ailleurs, ces textes sont sensibles au phénomène de la réception des œuvres d'art. Certains des écrits sur la performance sont, dans leur esprit de synthèse, d'une pertinence avérée, alors que d'autres, notamment celui sur Geneviève Cadieux, posent des jalons qu'il est impossible d'ignorer ou constituent des lectures éclairées d'œuvres isolées, comme pour *La Callas* de Reinhold Hofmann.

Quant à elles, les réponses étoffées du chorégraphe Edouard Lock en entrevue sont encore de très belles lignes à lire. De fait, il est à noter que Pontbriand est la fondatrice du Festival international de nouvelle danse et, par conséquent, qu'elle s'implique moins ces dernières années en art contemporain. On comprend, en fonction du réalignement des intérêts de l'auteur, les enjeux de la publication de ces fragments critiques.

## Morceaux en forme d'une poire

Gravures de  
Wendy Simon



jusqu'au 2 mai 1999

Mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 20 h  
Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

ENTRÉE LIBRE

Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce

3755, rue Botrel (angle chemin de la Côte-Saint-Antoine)  
(Métro Villa-Maria)



Ville de Montréal

Renseignements : 872-2157 - www.ville.montreal.qc.ca/maisons

## GALERIE DE BELLEFEUILLE

Vernissage  
CLAUDE TOUSIGNANT  
Espaces - Tensions  
1955-1998

Rencontre avec l'artiste le samedi et dimanche 27 et 28 mars de 13h à 17h  
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT, TÉL.: (514) 933-4406  
lundi au samedi 10h00 - 18h00 dimanche 12h30 - 17h30

## René Derouin

Between-Paraiso

bois reliefs polychromes, céramiques, bronzes et œuvres sur papier

Dernière journée

## GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2J3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

## Michèle Drouin

peinture • *Le poète frappe à la porte*  
du 27 mars au 9 mai 1999

Rencontre avec l'artiste le dimanche 28 mars entre 14 h et 16 h



## Le Musée de la Ville de Lachine

110, chemin de LaSalle, Lachine H8S 2X1 Tél.: 634-3471 poste 346  
Du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 16 h 30. L'entrée est gratuite.

LE MUSÉE

Avec le concours du ministère de la Culture et des Communications du Québec et du Conseil des Arts du Canada.



La première basilique

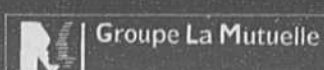
## AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL PROLONGATION JUSQU'AU 19 AVRIL 1999

# niopette

A voir aussi : *Hommages à Maurice Perron*



Centre d'art Baie-Saint-Paul, 23, Ambroise Fafard, Baie-Saint-Paul, Tél.: (418) 435-3681



## Salle ALFRED-PELLERIN présente

## Déférence de Pier Chartrand

et

## Dualité de Pierrette Lambert

26 mars au 25 avril

Entrée libre :  
du mercredi au samedi de 13 h à 17 h  
et le jeudi, de 13 h à 20 h



Maison des arts de Laval  
1395, boul. de la Concorde O.  
Laval (450) 662-4442

ARTS

ARTS VISUELS

# Le mal du pays

## Krausz est passé maître dans la réactualisation de techniques anciennes

### LES PAYSAGES

Peter Krausz

### UN ARTISTE CHOISIT

Fenêtre sur le paysage dans nos collections

Musée d'art de Joliette  
145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette  
Jusqu'au 18 avril

### BERNARD LAMARCHE

La dernière fois que nous avons croisé Peter Krausz, ce dernier était à l'affiche du Symposium de la nouvelle peinture du Canada, à Baie-Saint-Paul, il y a deux ans. Nous avons tenu une entrevue avec le peintre sur ce terme paradoxal de «nouvelle peinture», que Krausz jugeait alors, et pour cause, «malhabile». La question lui était expressément adressée, en relation avec sa peinture qui, à plusieurs égards, se tourne vers le passé, et un passé lointain. Cette forte impression est confirmée par l'accrochage des œuvres du peintre au Musée de Joliette, qui fait retour sur les six dernières années de sa production, des années qui correspondent, dans la carrière de Krausz, à l'abandon des sujets ouvertement chargés politiquement et à l'exploration spécifique des registres de la peinture de paysage.

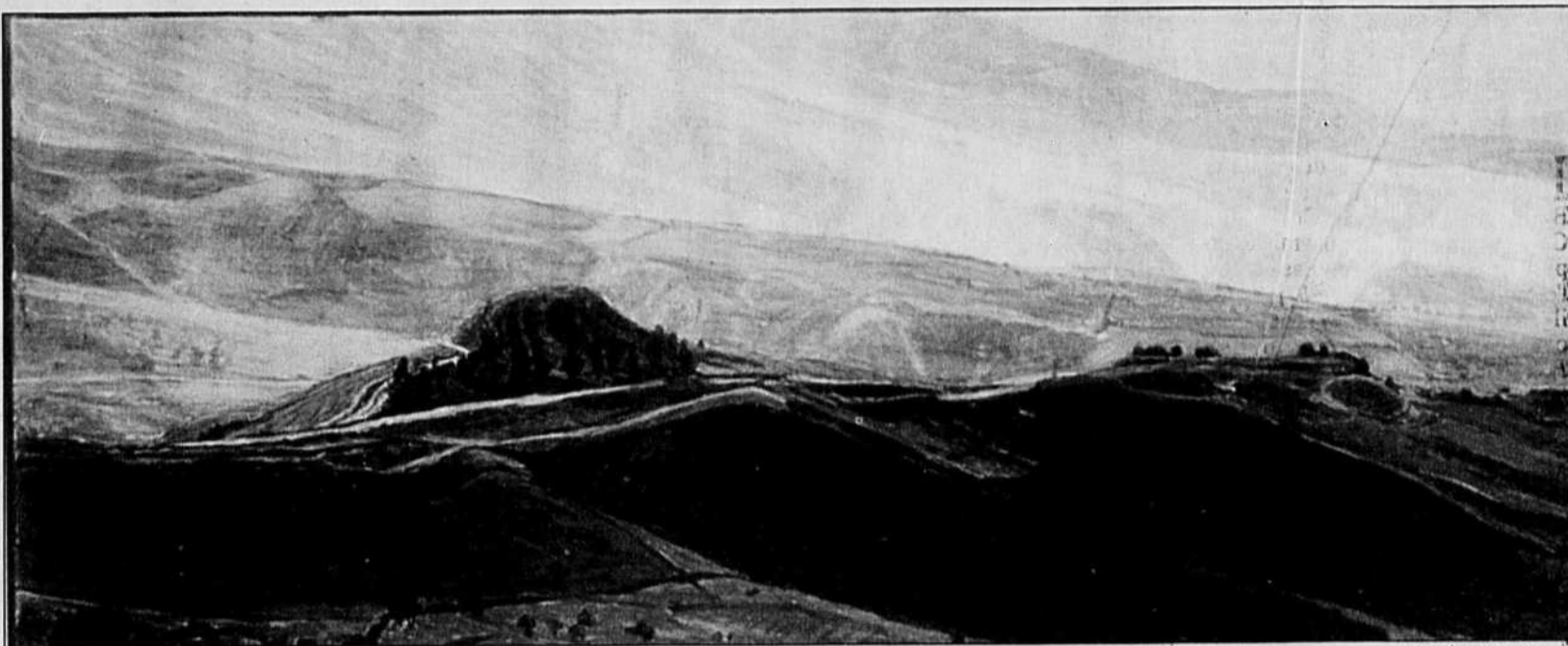
Une seule toile s'échappe de cet entretemps, *L'île devant Chinon* (1986), qui fait penser à la manière brute de Anselm Kiefer, comme le fait remarquer Denise Roy, conservatrice du musée et signataire du texte du catalogue. Roy a préféré garder cette toile en particulier pour marquer le départ de ce qu'elle voit, avec les séries subséquentes, comme une période charnière dans la production du peintre. Comme plusieurs œuvres de Krausz auparavant, cette toile met en scène une critique de l'antisémitisme.

Les nouvelles séries sont les suivantes, pour lesquelles la conservatrice a choisi de sélectionner 24 toiles: *De Natura (Humana)*, *Suite roumaine*, *Entre chien et loup* et la plus récente, les *Bréviaires méditerranéens*. Il ne faut pas s'attendre à voir des œuvres où Krausz a jumelé à de petits paysages éloignés des éléments sculpturaux tirés du vocabulaire de la nature morte, tels que ceux vus également il y a deux ans, à la galerie de l'UQAM cette fois, dans le cadre de l'exposition *Vanités*.

### Du paysage

Depuis quelques années, Krausz retourne à ce genre décimé depuis que l'école de Barbizon et les autres pleinairistes du XIX<sup>e</sup> siècle ont contribué à son ascension comme genre majeur, bien qu'il connaisse au XX<sup>e</sup> siècle quelques soubresauts, notamment avec le *Land Art* ou, en outre, reformulé dans la foulée de la fétichisation de la collection dans l'art contemporain, par le truchement de la pratique de l'herbier (on pense ici à Francine Larivée, par exemple, qui expose une très bonne pièce à la galerie La Centrale actuellement, dans une exposition de groupe, *Amour/Horreur*, fort inégale et au titre limitatif). Krausz explore donc de front ce passage parfois nommé «artialisation», selon ce terme qui récemment reprend du galon (et avant que vous ne bondissiez de votre chaise devant ce mot quelque peu monstrueux et accablant qui que ce soit de fourbir un autre tortueux néologisme, sachez qu'il vient de Montaigne, ce mot), entre les motifs offerts par la nature et cet abrégé remodelé que constitue le tableau de paysage.

Si la production de Krausz semble s'assagir au moment où il passe au genre du paysage, elle n'est pas pour autant passée du côté de la mièvrerie. Le peintre est désormais passé maître dans la réactualisation de techniques anciennes (fresque, peinture à base d'œuf). De cette façon, il obtient à la surface de ses toiles des effets de couleurs tranchants qui tendent à la saturation, d'une intensité remarquable, qui parfois peuvent faire penser à certaines toiles fauves par exemple, ou



Bréviaires méditerranéens, n° 2 (détail), de Peter Krausz

MUSÉE DE JOLIETTE

encore à certains expressionnistes. À ceci près, par contre, que Krausz ne partage pas la vigueur des traits des premiers, ni la violente gestuelle des seconds. Au contraire, l'attachement de cette touche à l'application minutieuse des couleurs est déconcertant, alors qu'elle se transforme, par l'addition des couches de pigment, en une surface toute faite de badigeons de matière.

Bien que cette peinture se soit soustraite avec les années à ses aspects les plus acérés, quelques traits notoires demeurent. Le passage de Krausz par la *veduta*, cette lointaine ouverture aménagée dans le fond des tableaux religieux de la Renaissance, que certains voient comme les balbutiements d'une laïcisation de la nature, lui permet de construire des effets d'une facture vertigineuse. Ce sont de vastes contrées méditerranéennes devant lesquelles ses toiles nous placent, le plus souvent avec deux plans très éloignés qui se répondent, sans ligne d'horizon.

Tout se passe comme si, dans ces tableaux, le paysage laissait sa place à la terre, celle que l'homme a modelée, lacérée de ses routes et aplatie par sa culture. Plus juste encore serait de dire que Krausz rabat le pays, celui qu'on lit comme indéterminé, sur le paysage, qui lui reçoit sa «cosmétique» de la faculté de l'art à domestiquer la nature (à ce sujet, il faut lire les lignes extrêmement bien informées du *Court traité du paysage*, de Alain Roger, NRF-Gallimard, 1997). De fait, ces toiles jouent de l'un et de l'autre, dans leur manière de rendre compte d'aussi larges portions de pays, qui semblent ne pas avoir été encloses par les marges du

tableau. De plus, ces œuvres ne nonnent pas à jouer de quelques effets éphémères, domaine duquel cependant il devient aventureux de passer les frontières.

### Mosaïque

Une des pièces les plus spectaculaires de l'ensemble consiste en le *Bréviaire méditerranéen n° 2* (1998), qui regroupe sur le mur du musée une trentaine de tableaux horizontaux, autant de vues sur un même paysage générique, aux teintes d'ocres, qui rend sur un mode sophistiqué un modèle d'accrochage ici pris à l'histoire. Cette fragmentation reprend sa configuration à un mur du porche de la basilique Santa Maria de Trastevere à Rome, sise sur le site d'une des plus anciennes églises de Rome, dans lequel ont été encastrées des pierres antiques lors de sa reconstruction au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Outre l'efficacité sans conteste de cet accrochage morcelé, une étrange sensation persiste alors que nous est donnée, à même la salle, la référence historique, qui semble se substituer comme modèle à toute une pratique actuelle et récurrente en art de ce type d'accumulation de petits formats, comme si la référence historique réintroduisait comme origine le recours à ce mode d'accrochage, gommant l'actualité de cette pratique. La référence à l'histoire ajoute peu de choses ici (pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre, par exemple l'accrochage soutenu et débridé des salons du XIX<sup>e</sup> siècle, assurant le même effet de distanciation?).

Ceci dit, l'exposition comblera les amateurs de ce type de peinture que Krausz est un des rares à pratiquer au Québec, mais elle risque peu de se gagner les gens qui n'y entendent rien. À moins que l'intensité de lu-

mière de ces tableaux, et ceci tient davantage de l'habileté que de toute autre chose, ne les séduise.

Pour finir, le Musée de Joliette a demandé à Krausz, qui a été conservateur et directeur pendant onze ans de la galerie du Centre des arts Sadye Bronfman, de fouiller dans ses collections et de monter une exposition sur l'histoire du paysage en peinture. Rien de très surprenant ici, outre une belle rigueur, sinon qu'on n'a pas hésité à sortir des réserves des tableaux passablement abimés. On peut par ailleurs voir certaines des motivations de la production de Krausz. Ceci dit, d'autres paysages sont accrochés dans les salles de la collection permanente, dont certains qui renseignent pertinemment bien sur les voies empruntées par le peintre et qui ne sont pas dans l'accrochage «spécial». On vous laisse trouver lesquelles.



SOURCE MUSÉE DE JOLIETTE  
Landscape and Memory, n° 32



Bréviaires méditerranéens, n° 4

SOURCE MUSÉE DE JOLIETTE

## Tout l'art du monde

### L'ART AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Sous la direction de Ingo F. Walther  
Taschen, 1998  
2 volumes, 840 pages

L'étude se targue d'être la «plus exhaustive des monographies sur l'art du XX<sup>e</sup> siècle». Avec son index de 780 fiches biographiques des artistes dont les œuvres sont reproduites dans l'ouvrage et plus de 2000 reproductions couleurs, l'étude est effectivement colossale. Elle fait naturellement dans le succinct, mais présente toutefois de larges pans de l'histoire accélérée de l'art du XX<sup>e</sup> siècle, dans un texte clair, sans théorisation inutile, ce qui en fait un outil de référence luxueux mais appréciable. Un panorama, donc, qui montre un grand nombre des enjeux globaux de la période couverte, en même temps qu'il cherche à rendre certains traits singuliers des productions engagées, même lorsque ces dernières se fondent dans l'appartenance à un groupe.

Le seul écueil, de taille, concerne la

méthodologie de l'ouvrage, sa manière de cloisonner ses partitions en fonction des médiums: la peinture (volume 1) et puis la sculpture, les nouveaux médias et la photographie (coincés dans le volume 2). En plus de négliger certaines pratiques qui furent importantes dans ce siècle, cette manière pose d'emblée problème pour ce qui est de la classification des pratiques hybrides. Par exemple, le cas de Marcel Duchamp: une de ses pièces maîtresses, *Étant donné...* (1946-1966), un environnement, est discutée dans le chapitre sur la peinture alors que rien n'en est dit dans la portion sur la sculpture, qui pourtant traite d'installations. Quelques autres dérapages n'ont pas été évités.

Modeste, la présence canadienne se limite à cinq artistes: Alex Colville, Jean-Paul Riopelle et Miriam Schapiro (née à Toronto, mais qui a œuvré aux États-Unis) pour la peinture, Jeff Wall en photo et George Trakas pour la sculpture.

B.L.



## LE RENOUVEAU DE L'ART RELIGIEUX AU QUÉBEC 1930 • 1965

DU 11 MARS AU 17 OCTOBRE 1999

Peintures, sculptures, pièces d'orfèvrerie, vitraux, vêtements sacerdotaux et meubles réalisés par des artistes du Québec entre 1930 et la fin du concile Vatican II, en 1965.

Heures d'ouverture :  
Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45,  
le mercredi jusqu'à 20 h 45, fermé le lundi.

Droits d'entrée (taxes incluses) :  
Adultes : 5,75 \$  
Aînés (65 ans et plus) : 4,75 \$  
Étudiants : 2,75 \$  
Moins de 16 ans : gratuit.

### MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec G1R 5H3  
(418) 645-2150  
<http://www.mdq.org>

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



Olivier Ferland, Notre-Dame de Pontmain, France, 1959. Fabricé de la paroisse Marie-Reine-du-Monde et Saint-Patrice, Rawdon. Photo : Musée du Québec, Patrick Altman.

## EXPOSITION GIORGIO CELIBERTI

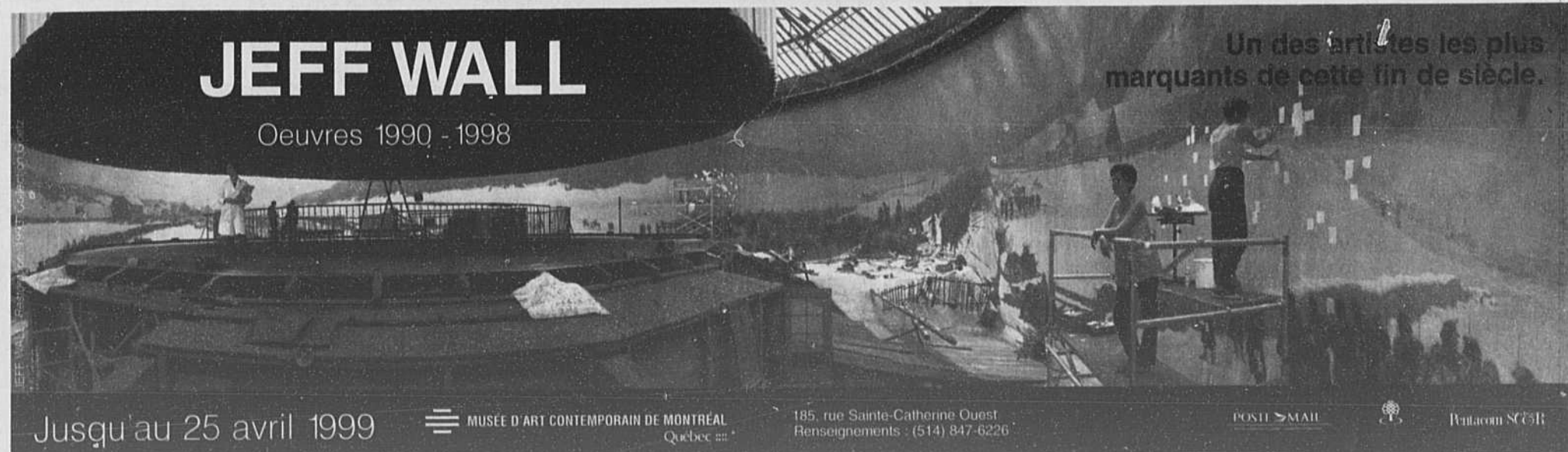
TÉMOIN DU TEMPS

JUSQU'AU 31 MARS 1999

WADDINGTON & GORCE  
1446, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal H3G 1K4  
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113  
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h  
E-mail : [wadgorce@total.net](mailto:wadgorce@total.net)  
Web : <http://www.total.net/~wadgorce>

## JEFF WALL

Oeuvres 1990 - 1998



Un des artistes les plus marquants de cette fin de siècle.

Jusqu'au 25 avril 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Renseignements : (514) 847-6226

POSTAL MAIL

Parlacom SCRI

## LE DEVOIR

JACQUES MARTIN

Cerveille, cœur, courage, le magicien que je connais en assez suffisamment pour en partager avec tous les inventeurs et designers de la planète. Il sait mettre en valeur les idées brillantes. Jacques Gatien apparaît dans le paysage des concepteurs québécois comme celui qui peut réaliser leur rêve le plus fou, celui de commercialiser leurs produits à l'échelle planétaire. Pas le seul évidemment, mais probablement celui qui y réussit le mieux.

## La route de briques rouges

Passer du métier de démonstrateur de produits à celui de promoteur tombait sous le sens pour Jacques Gatien lorsqu'il fonda Promotions Atlantique en 1965, afin de présenter lui-même les produits de ses clients à la télé. Le succès est immédiat. La quantité de produits que Promotions Atlantique a développés ou simplement mis sur le marché, et qui se sont retrouvés dans nos maisons ou dans nos autos au fil des ans, est hallucinante. Faites le décompte de vos armoires ou de celles de vos parents et vous n'en reviendrez pas: la Crazy Glue, les poêles Tefal, les produits Hertel, les engrais Vitagro, les savons Milan, les Crazy Carpet et les tapis Sauve pantalon, plus d'une trentaine de produits StarFrit, dont le Rotato, le Citrus Express, l'éplucheur de pommes, le Magican et le Jar Key, la vadrouille Abeille, la vadrouille essoreuse Vileda et bien sûr les produits rouges et noirs Oskar pour la maison et pour l'auto (le balai Oskar, la brosse Oskar, la pelle Oskar et le Power Scraper). Une récolte impressionnante de plus de 500 produits, dont plusieurs ont remporté des prix internationaux, mais qui contiennent également leur part de faux pas. Chose certaine, l'entreprise continue de mettre sur les tablettes plus d'une dizaine de nouveaux produits par année, ce qui dénote le flair de son président.

Des chiffres? Le Citrus Express: deux millions d'unités vendues à travers le monde en 12 mois; le Rotato: vient de dépasser le cap du million en quatre mois au Canada et aux États-Unis. En Afrique du Sud, 7000 unités ont été vendues en trois semaines. Le balai Oskar: de 400 000 à 500 000 unités vendues annuellement au Canada depuis six ans; le Power Scraper: 50 000 unités vendues au Québec depuis sa sortie (malgré un hiver plutôt doux), la brosse à neige: deux millions d'unités vendues au Canada en six ans; et les tapis Sauve pantalon: un demi-million d'unités vendues annuellement au Canada depuis 10 ans.

## Miser sur la création

Pour éviter d'être confiné uniquement au rôle de distributeur, Promotion Atlantique fait le choix en 1985 de développer ses propres produits maison en mettant sur le marché le tapis Sauve pantalon qu'il décide cependant de faire fabriquer en Asie. Aujourd'hui, Promotion Atlantique utilise toutefois amplement les ressources locales, designers québécois, moulistes et autres sous-traitants.

«Moi, je n'ai jamais rien créé. Ce n'est pas ma force. Mais quand on vient me voir avec une idée, mon travail c'est de l'amener jusqu'à la commercialisation. Un regard rapide au produit nous permet d'évaluer la possibilité de production, de commercialisation et le prix de vente au détail. Ensuite, on prend le produit et on l'améliore avec un designer. Attention: j'apporte souvent mon grain de sel. Aujourd'hui, j'ai des inventeurs et des designers de partout dans le monde qui développent des concepts pour nous. Depuis sept ou huit ans, je n'ai plus de limites de frontières. Par exemple, le nouveau Securican a été conçu par un Chinois de Hong-Kong. Mais le cœur de mes concepteurs est au Québec.»

«Pour moi, les designers sont indispensables. Ils sont là pour nous épauler et nous donner le feu vert côté production. On fait faire des tests sur tous les aspects de développement de produit. Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi les designers ne viennent pas plus nous voir. S'ils mettaient plus de temps à développer leurs propres idées, on en tirerait tous profit», d'ajouter Jacques Gatien. Plusieurs designers ont participé à ses projets, on pense notamment aux Pierre Tardif, de Néove Design, Claude Mauffette et Mario Primeau, de Primeau Designers.

Certains, comme David Mitchell de LOP Design, lui proposent des concepts entièrement de leur cru. On lui doit notamment la pelle à neige Oskar et le Power Scraper, ainsi que le Snow Falcon commercialisé par Pelican. «Promotion Atlantique fait preuve d'une grande ouverture à

## FORMES

## LE MAGICIEN D'OSKAR



M. Jacques Gatien, président de Les Promotions Atlantique inc.

l'égard de l'innovation, des nouvelles idées. Ce n'est pas toujours le cas des entreprises québécoises. En ce qui me concerne, ils m'ont en effet permis de réaliser un rêve important, celui de voir mes concepts produits et distribués à vaste échelle. Toutefois, leurs types de produits ne conviennent peut-être pas nécessairement à tous les concepts et à tous les designers. Et c'est tout à fait normal. D'une manière générale, on peut dire que la culture de produit au Québec s'est grandement améliorée au cours des dernières années, et Promotions Atlantique n'y est pas étranger», souligne David Mitchell.

## La philosophie Atlantique

Mais la plupart du temps, ce sont les inventeurs qui lui proposent des produits. Ça ne se fait pas toujours facilement. «Souvent, les inventeurs qui viennent me voir ne savent plus quoi faire, épuisés financièrement. Ils ont reçu une petite subvention... C'est pour ça que la personne que je respecte le plus, c'est l'inventeur. Se lancer en production n'est pas facile: il faut faire sa place dans le réseau de la distribution. Même si la plupart du temps on perd notre temps, un seul bon produit par année et ça justifie tout le reste», remarque Jacques Gatien. Il ne faut pas perdre de vue que développer un produit coûte cher: de 30 000 à 50 000 \$. Un moule à injection de plastique: de 100 000 à 200 000 \$.

Au risque d'en choquer plusieurs, la philosophie de Promotions Atlantique en est donc d'abord une de volume de ventes. Pourtant, les concepteurs s'en accommodent assez bien, comme le fait remarquer Pierre Tardif, de chez Néove. «Leurs produits sont des défis. Le but premier n'est pas l'esthétique. La forme et les solutions doivent justifier la fonction. Ils cherchent le produit commercial. Y a-t-il une demande? Ils ne feront pas dans la bicyclette électrique. C'est du produit simple, facile à produire et à faire comprendre.»

«Avec Promo Atlantique, on parle de produits de masse. Un produit trop spécialisé n'est pas facile à vendre. Comme aujourd'hui les gens ont moins d'argent dans leurs poches, passé 20 \$ pour un produit, il y a une barrière psychologique. Nous, on vise le volume. La production de masse, c'est ce qui a bâti Promo Atlantique. Travailler avec des gens qui développent un prototype en produit esthétique, industrialisable et qui respecte le prix de vente préfixé, voilà le défi que je lance au designer», affirme le promoteur.

## Les souliers d'émeraude

Les souliers d'émeraude de l'entreprise, c'est la promo commerciale qu'on présente à la télé et à la radio. «La promo commerciale, le show, est aussi importante que le développement de produits. On fait presque tous nos shows à l'interne. Depuis février, pour le Rotato, on a investi plus de 180 000 \$ pour une présentation télé de 28 minutes. On a repris le concept plusieurs fois avant d'arriver à développer la bonne formule. Dans ce cas, la durée de la présentation s'est avérée cruciale.»

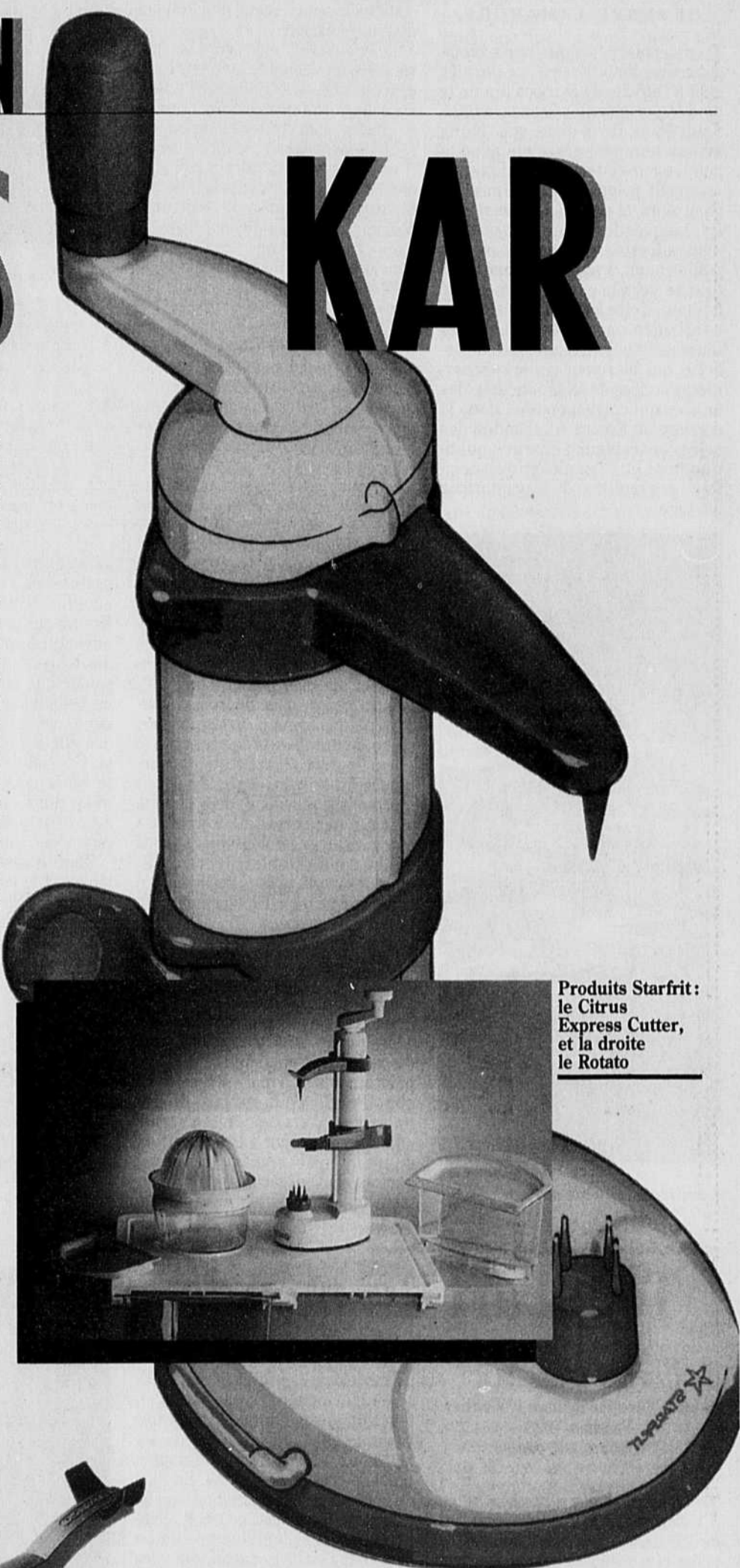
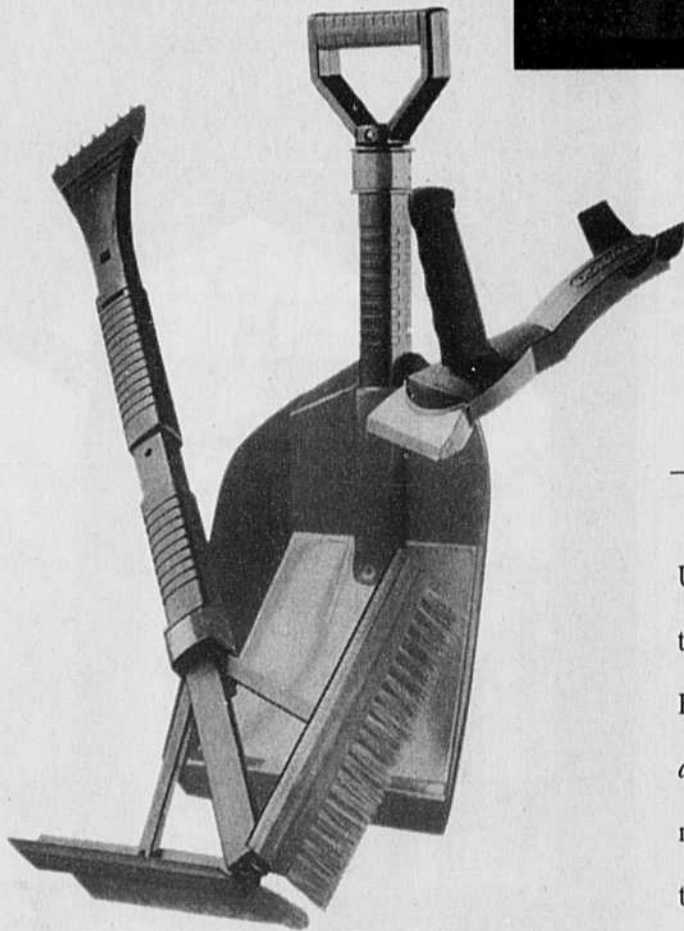
«Il y a un feeling extraordinaire à voir un de ses produits sur le marché et à la télé. Plusieurs de nos produits ont remporté des prix. Le Rotato

aux USA, on en vendra cinq millions cette année, mais on a pris quatre ans à le développer. Il faut savoir bien s'entourer et ne pas mettre sur le marché un produit qui n'est pas achevé. D'autant plus si on a une promo déficiente. Il faut aussi prévoir, dès qu'un produit est sorti, les prochaines générations», rappelle Jacques Gatien.

On peut néanmoins rester perplexe devant des décisions de design d'abord dictées par le volume et un prix de vente préfixé à 19,95 \$ l'unité. Si la qualité des produits et la prouesse des designers sont plus qu'évidentes dans le cas des produits de Promotions Atlantique, on peut soupçonner que la marge de manœuvre pour le design est très mince. Aurait-on pu donner une ligne moins prononcée, plus esthétique, moins ou plus techno à certains de leurs produits, comme faire un grattoir à la Starck ou un Rotato électronique, par exemple? Peut-être. Il est clair cependant que leurs produits répondent d'abord à un créneau spécifique et il n'est pas dit que tout cela soit coulé dans le béton, puisqu'on peut s'attendre à tout d'un magicien, n'est-ce pas?

Jacqmartin@mink.net

Produits Oskar : brosse à neige repliable, grattoir Power Scraper, pelle à neige



Produits Starfrit: le Citrus Express Cutter, et la droite le Rotato

## REGARD OBLIQUE

Une pétition-choc court présentement sur Internet afin de sauver l'édifice du théâtre Rialto, grandement menacé selon les auteurs du communiqué. En voici un extrait: [...] détérioration avancée et de négligence crasse, aux démolitions sauvages et aux rénovations illégales, et c'est signé: conseillère municipale Helen Fotopoulos. Bien sûr, selon le communiqué, l'adresse à retenir pour vos missives est [mairie@ville.maire.qc.ca](mailto:mairie@ville.maire.qc.ca).

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
E-mail: [idm@idm.qc.ca](mailto:idm@idm.qc.ca)  
Site web: <http://www.idm.qc.ca>

## Programme de stages 1998 et séminaires IDM : les résultats

Depuis 1995, le programme de stages rémunérés en entreprise, mis en place par l'Institut de Design Montréal en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada (DRHC), s'est révélé une grande réussite.

En effet, cette année encore, les objectifs visés, soit 80 stages pour la période 1998/99, ont été atteints et même très largement dépassés puisque ce sont au total quelque 94 stages qui ont été créés. Grâce à l'Institut, ce sont autant de jeunes diplômés universitaires de toutes les disciplines du design qui ont pu bénéficier de ce programme et intégrer le marché du travail.

Avec les 116 stages déjà créés par le passé, la barre des 200, en seulement 4 ans, est franchie. Et ce n'est pas fini...

L'atout majeur de ce programme est de permettre à de jeunes designers de trouver bien souvent un premier emploi et d'entrer concrètement dans la vie professionnelle. Il leur donne l'opportunité, peu de temps après la fin de leurs études universitaires, d'acquiescer une solide expérience de travail.

Il convient d'ailleurs de souligner le fait qu'en 1998/99, le taux de placement permanent des jeunes designers stagiaires, dans leur discipline, dépasse les 80%.

Par ce programme, l'Institut encourage et favorise la création d'emplois permanents dans le secteur du design et participe pleinement au développement, à long terme, d'une véritable culture du design chez les dirigeants d'en-

treprises en leur permettant d'entrevoir les avantages importants, tant en valeur ajoutée qu'en compétitivité, que procure le recours au design.

En complément de ce programme de stages, toujours en collaboration avec DRHC (qui avait déjà permis la réalisation du Forum «Profession Designer» en décembre 1998), l'Institut a développé une série de séminaires d'information, axés sur la gestion et l'employabilité. Ces ateliers (20 pour la période 1998/99) permettent aux finissants universitaires de se doter d'outils concrets pour réussir une intégration rapide au marché du travail.

Cette année, ils ont intéressé plus de 130 jeunes designers et suscité pas loin de 280 inscriptions.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :  
samedi 27 et dimanche 28 mars, de 10 h à 17 h  
du lundi 29 mars au vendredi 2 avril, de 11 h à 16 h